

LE MONDE DIMANCHE



Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Jacques Fauvet

3,60 F

Algérie, 200 fr.; Argentine, 200 fr.; Australie, 140 fr.; Belgique, 20 fr.; Brésil, 100 fr.; Canada, 100 fr.; Chili, 100 fr.; Chine, 100 fr.; Danemark, 100 fr.; Espagne, 100 fr.; États-Unis, 100 fr.; France, 3,60 F; Grèce, 100 fr.; Hongrie, 100 fr.; Inde, 100 fr.; Italie, 100 fr.; Japon, 100 fr.; Mexique, 100 fr.; Norvège, 100 fr.; Pays-Bas, 100 fr.; Pologne, 100 fr.; Portugal, 100 fr.; Royaume-Uni, 100 fr.; Suède, 100 fr.; Suisse, 100 fr.; Tchécoslovaquie, 100 fr.; Turquie, 100 fr.; Union soviétique, 100 fr.; Yougoslavie, 100 fr.

Le bombardement de Beyrouth

- Israël menace d'intervenir au Sud-Liban
- Paris met en garde «quiconque céderait à la tentation d'une escalade»

Terrorisme d'État

Aucun doute n'est plus possible : le bombardement de Beyrouth constitue, plus qu'une opération de représailles, un acte délibéré de terrorisme d'État. M. Begin lui-même l'a presque admis en admettant qu'il n'y avait eu, à peine après le pilonnage de la capitale, que les sons de cloches et les coups de canons qui se seraient bien égarés durant les opérations israéliennes contre des objectifs palestiniens.

On peut se demander ce qui a poussé le premier ministre israélien à déclencher cette opération. Fallait-il venger les trois morts israéliens tués au centre de Nahariya en assassinant un véritable carnage de civils palestiniens et libanais tout aussi innocents ? Les éditeurs de la presse de Jérusalem, présentant une action israélienne de M. Begin, avaient exprimé vendredi matin leur crainte devant une «escalade» qui risquerait fort de devenir incontrôlée, en l'admettant de «garder le sens des proportions», de «ne pas tomber au niveau de l'adversaire» et de «éviter toute opération n'ayant pas un caractère exclusif de sécurité». Le chef du Likoud en a décidé autrement.

Tout semble indiquer que M. Begin a décidé de fermer la porte à toute solution politique raisonnable du problème palestinien. N'est-ce pas à maintes reprises affirmé que le seul endroit où il était disposé à rencontrer les «terroristes» du P.O.L.P. «était le champ de bataille» ?

De même, le premier ministre israélien paraît avoir interrompu sa victoire électorale obtenue à l'arraché comme un mandat populaire. Il n'a d'abord eu de la politique à l'égard des Palestiniens qu'un discours de moule entonné à l'occasion de la victoire de Washington, qui, malgré la relative modération de sa réaction à l'opération de vendredi, n'est pas loin de penser que le raid sur Beyrouth, le jour même où l'appareil a annoncé officiellement la levée de l'embargo sur la livraison de quatre avions F-16 à Israël, constitue une provocation de la part de Jérusalem. M. Begin a-t-il voulu tortiller le peu de crédibilité dont jouit encore le gouvernement israélien après la victoire de Tammuz effritée comme celle de Beyrouth avec des appareils livrés par les États-Unis ?

Le raid sur Beyrouth, à égard, n'a mis dans l'embarras le président Sadat, qui, malgré les camouflés administratifs périodiquement par son «ami Begin», poursuit imperturbablement le processus de normalisation avec Jérusalem, en dépit d'une opposition intérieure de plus en plus virulente. Simple coïncidence ou accord sur la force multinationale dans le Sinaï, qui «verrouille» la paix israélo-égyptienne, a été parachevé à Londres quelques heures après le sanglant bombardement de Beyrouth.

En fait, la principale victime politique du raid de vendredi pourrait bien avoir été l'accord de Camp David, déjà moribond, et que ses détracteurs arabes ont toujours qualifié de paravent destiné à masquer, sous le couvert de la paix, les «choses secrètes» de la politique du régime israélien contre la nation arabe.

Le bilan du bombardement israélien sur Beyrouth a été rapidement révisé. Le dernier estimation rendue publique ce samedi matin 18 juillet de sources israéliennes fait état de plus de cent cinquante morts et cent cinquante blessés. Le bilan aux Nations unies a été de près de trois cents morts et de huit cents blessés.

Samedi matin, une formation d'avions israéliens a survolé Beyrouth sans toutefois lâcher des bombes. Le vice-ministre israélien de la Défense, M. Mordechai Zipori, a toutefois annoncé, ce samedi, d'annuler les combats d'Israël sur les Palestiniens au Liban. Les avions ont survolé les localités du nord du pays ne cessant pas.

À Jérusalem, M. Pierre Bergson, secrétaire général de la présidence de la République, a fait samedi en fin de matinée la déclaration suivante :

«Le président de la République suit de très près l'évolution de la situation au Liban».

«De part et d'autre, des populations innocentes, qu'elles soient Palestiniennes ou Israéliennes, sont victimes de la situation. Nous sommes profondément choqués par les attaques israéliennes. Nous ne pouvons que regretter l'absence de la médiation internationale entre les peuples de la région».

«Ce n'est pas par la force que l'on parviendra à un règlement équitable, persistant à la fois la sécurité d'Israël et dans des frontières sûres et reconnues, le droit du Liban à être en paix, ainsi que le droit de peuple palestinien à disposer d'une patrie. Les deux peuples ont besoin de solutions qui leur permettent d'être citoyens des parties intéressées sans être obligés d'abandonner à une solution durable».

«Pour sa part, la France est prête à favoriser tout effort en ce sens, mais elle ne peut accepter qu'aucun acte de violence ne soit commis».

(Lire nos informations page 2.)

Élection - surprise à Varsovie

Sept des onze membres du bureau politique polonais sont éliminés du comité central

Les résultats des élections aux urnes les députés au congrès de Varsovie ont prouvé, vendredi 17 juillet, à bulletin secret, pour la désignation du nouveau comité central du parti, ont été à la mesure de l'innovation, sans précédent en pays communiste, que constitue ce congrès : dix-huit sortants seulement ont été réélus, dont quatre membres — sur onze — du bureau politique en place à la veille du congrès : il s'agit du général Jaruzelski, chef du gouvernement, et des MM. Kania, Barczewski et Olechowski. Le choc des délégués a été ambigu et contradictoire, les exclusions frappant aussi bien les conservateurs que les libéraux et les nouveaux élus se situant eux aussi dans ces deux camps.

Le nouveau comité central devait se réunir ce samedi après-midi pour sélectionner les candidats au poste de premier secrétaire. Le dernier sera élu par tout le congrès au cours d'une séance à huis clos.

De notre correspondant

Varsovie. — De l'ancien comité central du parti polonais, seuls dix-huit membres — un sortant sur huit, ont été réélus par les députés du nouveau congrès extraordinaire. On ne compte parmi eux que quatre membres du bureau politique sur onze, trois membres du secrétariat et cinq ministres en tout et pour tout.

LE SOMMET D'OTTAWA

Premier entretien Reagan-Mitterrand

Le sommet des pays industrialisés, qui s'ouvre dimanche 19 juillet, près d'Ottawa, sera «une réunion-débat» comme celles qui ont jalonné toutes ces dernières années, a estimé, vendredi 17 juillet, M. Robert Le May, ministre d'État chargé du commerce extérieur et du développement régional. Le ministre (M.M. Chénou, ministre des relations extérieures) a déclaré que l'économie et des finances, et Jean-Marcel Jeanneney, représentant personnel du chef de l'État, ont été nommés au sommet. Il estime que «quelques soient leurs divergences sur les grands problèmes commerciaux et monétaires, les intérêts des Européens et des États-Unis sont suffisamment communs et les uns ne peuvent donc pas être conduits à se heurter frontalement».

Cependant, le président mexicain, M. José Lopez Portillo, a demandé aux participants du sommet de prendre des mesures propres à atténuer les graves conséquences monétaires et financières qu'environnent pour les pays en développement les taux d'intérêt élevés. Il a souligné que l'économie internationale en est une des plus graves.

M. Schmidt a été, vendredi, à Ottawa, le premier invité de M. Trudeau, le chancelier ayant décidé de faire une visite au Canada avant la réunion des Sept. Les autres chefs d'État et de gouvernement étaient attendus le 19 juillet à Ottawa, notamment M.M. Reagan et Mitterrand, qui auront, dimanche après-midi, leur premier entretien.

(Lire notre information page 3.)

Les projets de M. Jacques Chirac

Dans une perspective d'alternance

par ANDRÉ PASSERON

Un club de réflexion — un peu à l'image de ce qui fut naguère le club Jean-Monnet pour le centre gauche — vient d'être constitué à l'initiative de M. Jacques Chirac. Animé essentiellement par M.M. Alain Juppé, inspecteur des finances, qui fut le secrétaire général de la campagne du maire de Paris pour la présidence de la République, et Michel Assolant, maître des requêtes au Conseil d'État, ancien préfet de région, ancien député R.P.R. de l'Indre, ce centre d'études est indépendant du mouvement gauchiste du parti de M. Chirac et qui n'avait pas de liens avec le mouvement gauchiste. Le maire de Paris a reçu en effet des soutiens émanant de la campagne présidentielle de M. Chirac et qui n'avaient pas de liens avec le mouvement gauchiste. Le maire de Paris a reçu en effet des soutiens émanant de la campagne présidentielle de M. Chirac et qui n'avaient pas de liens avec le mouvement gauchiste.

C'est pour utiliser ses compétences, ces hommes vont, dans le travail sur les principaux problèmes de la société. M. Assolant, ancien directeur de la presse, a des idées relatives aux institutions, à la défense et à la politique étrangère. M. Juppé se consacre aux problèmes économiques et sociaux. M. Chirac a élaboré une nouvelle doctrine répondant aux aspirations du pays et tenant compte des mutations de la société. Cette structure pourrait constituer également un vivier, dans lequel se recruteraient les nouveaux candidats du maire de Paris et les cadres qui gouverneront son action politique future.

AU JOUR LE JOUR

Non lucratif

On comprend bien les préoccupations non lucratives de M. Filloux, le ministre de la communication ; il peut tenter de garantir la puissance des médias de radio et de télévision pour empêcher que les gros pouvoirs de l'audiovisuel ne mangent les plus petits et monopolisent la publicité. Tout pourrait s'arranger si les journalistes et techniciens des médias libres et non lucratifs pouvaient faire leurs sources chez les commerçants, à but non lucratif de leur quartier... HENRI MONTANT.

L'accord sur la durée du travail

- Trente-neuf heures hebdomadaires
- Cinquième semaine de congés payés

Un accord sur la durée du travail a été conclu dans la nuit du samedi 17 juillet au samedi 18 juillet.

Il a été signé par le C.N.P.F. et certains aspects positifs de l'accord ont été annoncés par le C.F.T.C. et la C.G.T. qui ont toutes trois émis un avis favorable. Mais, qui désirent consulter leurs mandataires respectifs avant de se prononcer définitivement. En revanche, l'opposition du C.G.T. qui s'est vivement critiqué le texte proposé, tout en lui reconnaissant certains aspects positifs, a paru beaucoup plus problématique. La commission générale du P.M.E. n'a pas quant à elle, fait connaître sa position.

Cet accord interprofessionnel national, dont on prendra connaissance page 11, entrant après trois ans d'âpres négociations entre les partenaires sociaux, il préconise essentiellement l'abaissement de la durée hebdomadaire légale du travail de 40 à 39 heures, la généralisation, dans la quinzaine, des cinquante semaines de congés payés, et il permet surtout l'ouverture de négociations par branches professionnelles.

Après la conclusion d'accords dans les branches, le gouvernement, le Parlement sera saisi, afin de prendre les dispositions législatives et réglementaires nécessaires pour modifier la loi de 1936 sur les quarante heures.

Près de seize heures

de discussions

Il était 2 h. 30, ce samedi 17 juillet, lorsque les représentants patronaux et syndicaux se réunirent pour discuter la loi de 1936 sur les quarante heures. Les discussions ont duré jusqu'à 4 h. 30, heure à laquelle le C.N.P.F. a accepté le texte de la loi de 1936 sur les quarante heures. La négociation avait commencé le vendredi 17 juillet à 12 h. 30, puis une heure passée à expliquer à la presse la portée de la loi de 1936 sur les quarante heures.

Plusieurs fois au cours de cette réunion, les participants ont exprimé leur surprise, tantôt sur la France d'avoir un dialogue social, d'autant plus fort, en effet, que la concentration est aujourd'hui, pour le pouvoir en place, autre chose qu'un mot.

L'accord conclu peut être interprété comme une victoire de la politique constructive, comme l'ouverture de la négociation avec l'industrie. Il était temps que la loi conventionnelle, en vigueur depuis si longtemps, soit enfin modifiée. Enfin, le vote du 18 juillet, qui a été aussi lié au grand problème de l'immigration, constitue une première étape sur la voie des «35 heures», même si le personnel continue de rejeter cette revendication. Il appartient au Parlement de modifier la loi.

Reste à savoir comment réagira l'économie française à cette modification sociale destinée à soulager des millions de travailleurs.

FIN DE LA GRÈVE DES SCÉNARISTES AMÉRICAINS

Un contrat «historique»

Le nouveau contrat signé entre producteurs et scénaristes est qualifié d'«historique» par les leaders du syndicat des scénaristes (W.G.A., Writers Guild of America), il a été ratifié, le 14 juillet, d'un vote unanime à main levée par mille cinq cents scénaristes réunis au Hollywood Palsadium. Un meeting populaire s'est tenu à New-York (1).

Ainsi s'achève dans l'histoire la grève des scénaristes américains, qui a duré pendant six semaines. Ces derniers estimant, en effet, avoir ramené une véritable victoire en obtenant certaines restrictions importantes que les scénaristes ont dû accepter. Rappelons que, pour la première fois dans l'histoire de Hollywood, les scénaristes ont demandé aux producteurs de leur offrir une fraction des bénéfices, en ce qui concerne les marchés de distribution de la télévision payante (par abonnements) et de la vidéo à domicile (cassettes et disque).

Cette revendication formelle il y a un an par les auteurs, suivie par les décisions, puis par les scénaristes, en ce qui concerne les marchés de distribution de la télévision payante (par abonnements) et de la vidéo à domicile (cassettes et disque). Cette revendication formelle il y a un an par les auteurs, suivie par les décisions, puis par les scénaristes, en ce qui concerne les marchés de distribution de la télévision payante (par abonnements) et de la vidéo à domicile (cassettes et disque).

LISE BLOCH-MORHANGE
(Lire la suite page 7.)

سكوت من الاجل

Le Monde

culture

FORMES

Maisons et visions du bonheur

Il est grand temps de rendre justice à la Corbusier, au Le Corbusier, comme à la Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Il est grand temps de rendre justice à la Corbusier, au Le Corbusier, comme à la Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Il est grand temps de rendre justice à la Corbusier, au Le Corbusier, comme à la Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

CINÉMA

Fin de la grève des scénaristes américains

(Suite de la première page)

Seuls les cinéastes sont parvenus à obtenir la grève des scénaristes américains. Les scénaristes américains ont obtenu la grève des scénaristes américains.

Seuls les cinéastes sont parvenus à obtenir la grève des scénaristes américains. Les scénaristes américains ont obtenu la grève des scénaristes américains.

Seuls les cinéastes sont parvenus à obtenir la grève des scénaristes américains. Les scénaristes américains ont obtenu la grève des scénaristes américains.

FESTIVALS

AVIGNON

« Un voyage à faire » par l'Attroupement

Deux vieilles, informées dans le drap noir qui les enveloppe depuis longtemps, se sont assises sur des chaises en osier, et ont commencé à parler. Elles ont commencé à parler.

Deux vieilles, informées dans le drap noir qui les enveloppe depuis longtemps, se sont assises sur des chaises en osier, et ont commencé à parler. Elles ont commencé à parler.

Deux vieilles, informées dans le drap noir qui les enveloppe depuis longtemps, se sont assises sur des chaises en osier, et ont commencé à parler. Elles ont commencé à parler.

Deux vieilles, informées dans le drap noir qui les enveloppe depuis longtemps, se sont assises sur des chaises en osier, et ont commencé à parler. Elles ont commencé à parler.

Voici, entre autres, les vœux et les plans d'activités de la ville de Corbusier, en 1966-1967. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Voici, entre autres, les vœux et les plans d'activités de la ville de Corbusier, en 1966-1967. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Voici, entre autres, les vœux et les plans d'activités de la ville de Corbusier, en 1966-1967. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Voici, entre autres, les vœux et les plans d'activités de la ville de Corbusier, en 1966-1967. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Voici, entre autres, les vœux et les plans d'activités de la ville de Corbusier, en 1966-1967. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Voici, entre autres, les vœux et les plans d'activités de la ville de Corbusier, en 1966-1967. Le Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

LE PAYS REPRESENTÉ

Le pays représenté est le pays de Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Le pays représenté est le pays de Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Le pays représenté est le pays de Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Le pays représenté est le pays de Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Le pays représenté est le pays de Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

Le pays représenté est le pays de Corbusier, l'homme de la plus grande œuvre architecturale du siècle.

TROIS DISPARITIONS

L'historien Michel François

Un artisan du rayonnement de l'école française. L'historien Michel François est un artisan du rayonnement de l'école française.

Un artisan du rayonnement de l'école française. L'historien Michel François est un artisan du rayonnement de l'école française.

Un artisan du rayonnement de l'école française. L'historien Michel François est un artisan du rayonnement de l'école française.

Un artisan du rayonnement de l'école française. L'historien Michel François est un artisan du rayonnement de l'école française.

LE PEINTRE ROLAND OUDOT

Le peintre R. Oudot vient de mourir à Paris. Le peintre R. Oudot vient de mourir à Paris.

Le peintre R. Oudot vient de mourir à Paris. Le peintre R. Oudot vient de mourir à Paris.

Le peintre R. Oudot vient de mourir à Paris. Le peintre R. Oudot vient de mourir à Paris.

Le peintre R. Oudot vient de mourir à Paris. Le peintre R. Oudot vient de mourir à Paris.

Le duc de Lévis-Mirepoix

Une famille aux sources de l'histoire

Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet. Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet.

Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet. Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet.

Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet. Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet.

Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet. Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet.

LE DUC DE LÉVIS-MIREPOIX

Une famille aux sources de l'histoire

Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet. Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet.

Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet. Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet.

Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet. Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet.

Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet. Le duc de Lévis-Mirepoix, membre de l'Académie française, est mort le 15 juillet.

CONTRESCARPE

IN GIRUM IMUS NOCTE ET CONSUMIMUR IGNI

Un film de GUY DEBORD

Un film de GUY DEBORD. Un film de GUY DEBORD.

Un film de GUY DEBORD. Un film de GUY DEBORD.

Un film de GUY DEBORD. Un film de GUY DEBORD.

Un film de GUY DEBORD. Un film de GUY DEBORD.

5022 من الاموال

هكذا من الاجل

CONJONCTURE

LES RÉSULTATS DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Ne pas gémir sur Macao

On peut « gémir sur Macao », dont les produits textiles ont subi de nombreuses pertes sur le marché national ; mais le préjudice principal doit rester la dégradation des échanges avec les pays de la C.E.E. Le déficit de la France à leur égard est passé de 1,5 milliard en mai à 2,5 milliards de francs (dont 1,7 milliard vis-à-vis de la seule Allemagne fédérale) en juin. C'est en ces termes lucides que M. Michel Jobert a commenté les résultats « sans indulgence » du commerce extérieur (le Monde du 18 juillet).

« On peut bien sûr gémir sur le pétrole et sur la facture énergétique ; mais tout le monde le sait », a déclaré M. Jobert, qui « a tout le loisir de passer » — n'a toujours pas de directeur de cabinet et dont aucun décret n'a encore fixé les attributions. Or, pour mener une action internationale — ne serait-ce que pour mieux le distinguer du proche Oud d'Orsay ou pour mieux le rapprocher de son homologue japonais — ne doit pas rester à l'état d'écoulement. — M. B.

P.T.T.

CONTRAT ET PLAN POUR LE TÉLÉPHONE

L'Association française des utilisateurs de télécommunications (A.F.U.T.T.) vient de publier un document intitulé « Four in agreement on service des usagers ».

L'A.F.U.T.T. propose aux pouvoirs publics que soit établi un calendrier de réalisations, une sorte de contrat entre l'État et les entreprises, pour la mise en œuvre de ces réalisations. Rappelant à cet égard les engagements pris par un tiers des usagers français, l'A.F.U.T.T. pose quatre revendications :

« Le droit pour chaque utilisateur de contrôler sa facture de téléphone, donc d'être informé du coût de sa consommation ».

« La généralisation de la facturation détaillée ».

« La réorganisation des impôts de taxation téléphonique au bénéfice de tout abonné qui le désire ».

« L'installation par l'administration de compteur « enregistreurs » (est-à-dire des compteurs avec une bande imprimante, fournissant une facturation détaillée à domicile en fin de mois) et une copie à un prix modique ».

L'A.F.U.T.T. demande aussi un effort pour accroître la parité de salaires publics, en effet, encore très insuffisant ; les salaires de remise en état sont beaucoup trop faibles.

Un programme ambitieux d'installation de postes de téléphones publics ailleurs qu'au bureau, dans les parcs, les stations de service, dans les trains et les métros, dans les bâtiments publics, etc., doit être planifié et mis en œuvre, conclut l'A.F.U.T.T.

COOPÉRATION GERMANO-ZAÏROISE

AVIS D'APPEL D'OFFRES INTERNATIONAL N° 1/1270

L'Office National des Transports au Zaïre « ONATRA » lance, sur financement K.F.W., un Appel d'Offres international pour la fourniture de :

SIGNALISATION DE LA BANQUE D'OPÉRATION DE KINSHASA

La participation est ouverte à toutes les entreprises techniquement capables.

Les soumissionnaires peuvent retirer, moyennant paiement de la somme de 400 zaires ou 175 DM, le dossier complet de l'Appel d'Offres auprès de la :

DIRECTION DES APPROVISIONNEMENTS ONATRA

Bâtiment ONATRA, 3^e étage, local 3171,

boulevard du 30-Juin, 177, à Kinshasa.

ou à l'étranger :

— SCA/DIR. ZAÏRE : rue du Marais 31 - B - 1000 Bruxelles, réf. APP 23/PA, Tél. 311-39.10.

— O.S.F.E.M.A.T. : 38, rue de la Bruyère - F - 75009 Paris, service des marchés, Tél. : 280-48-18.

ou par l'intermédiaire de l'ONATRA, libellé dans une des lettres de crédit ci-dessus, ou par la Banque du Zaïre et qui ont : DM 25, FF, FR, C.F., C.D., C.N., E. S. U. S. C. Con., Exc. P., Lit. P.B. Sch. Autr.

Le montant doit être équivalent à 175 DM.

La date limite de réception des offres est fixée au vendredi 16 octobre 1981 à 15 heures (heure locale).

Les offres cochétées doivent être adressées à :

Monsieur le Président de la Commission des Adjudications

Cabinet du Président-Délégué général,

Office National des Transports,

B.P. 78, Kinshasa, Zaïre.

Il est loisible aux soumissionnaires d'assister à la séance publique d'ouverture des offres qui aura lieu dans la salle des conférences de la direction générale, 77 avenue du 30-Juin, boulevard du 30-Juin 177 à Kinshasa, le vendredi 16 octobre 1981 à 15 heures (heure locale).

BILAN HEBDOMADAIRE DE LA BANQUE DE FRANCE

(Chiffres en milliards de francs)

ACTIF

1) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 354 368

2) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 112 677

3) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 49 887

4) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 73 082

5) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 13 931

6) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 61 178

7) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 12 132

8) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 101 884

9) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 64 800

10) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 54 083

11) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 5 182

12) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

13) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

14) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

15) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

16) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

17) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

18) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

19) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

20) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

21) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

22) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

23) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

24) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

25) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

26) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

27) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

28) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

29) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

30) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

31) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

32) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

33) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

34) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

35) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

36) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

37) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

38) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

39) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

40) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

41) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

42) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

43) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

44) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

45) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

46) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

47) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

48) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

49) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

50) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

51) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

52) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

53) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

54) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

55) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

56) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

57) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

58) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

59) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

60) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

61) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

62) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

63) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

64) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

65) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

66) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

67) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

68) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

69) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

70) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

71) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

72) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

73) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

74) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

75) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

76) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

77) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

78) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

79) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

80) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

81) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

82) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

83) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

84) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

85) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

86) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

87) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

88) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

89) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

90) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

91) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

92) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

93) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

94) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

95) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

96) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

97) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

98) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

99) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

100) DE GRÂCES SUR L'ÉTRANGER 1 800

RHÔNE-POULENC COUPE LES POINTS AVEC MORTON NORWICH

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs. Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Le groupe Rhône-Poulenc coupe les points de son portefeuille de participations. Le capital de la firme Rhône-Poulenc est passé de 100 à 80 milliards de francs.

Un emprunt-test de Gaz de France

ne s'agit pas que pour se mettre
au fait d'une technique originale.
Si la présence de la "Voyage"
tion se présente sous forme d'un
environnement traditionnel, la partici-
pation en BGV est plutôt appelée à ga-
rantir l'émulsion ultérieure de
« notes » à très court terme.
C'est-à-dire du durée maximum
de la période de la "Voyage".
Il paraît avoir pu se faire que
l'écoulement du crédit bancaire de
la Caisse des dépôts, dix-huit
banques internationales compo-
sant le consortium ayant accepté
de financer au Crédit national
deux millions de dollars et 200 mil-
lions d'euros.

C'est cependant la fièvre d'or-

[illegible][illegible][illegible]

Pour beaucoup de patrons de Paris, l'écoulement du 10 septembre prochain est envisagé avec beaucoup d'inquiétude, tant au point de vue des taux qu'à celui du paiement des dettes hypothécaires. Les prêts à court terme sont de plus en plus restrictifs. On sait que les « coupures » prévues en début d'année pour les emprunts à court d'air, aux banques, ne jouent plus depuis quelques temps, notamment les emprunts obligataires dits de « court terme », qui sont maintenant des emprunts en devises par les entreprises devenus très risqués du fait de la hausse du dollar. D'autre part, les emprunts à long terme sont devenus un véritable « étau » et craque de toute part, ce qui explique la baisse des obligations de la Ville de Paris. On ne peut donc prendre, très prochainement, de nouvelles mesures temporaires d'allègement, après les 0,30 %

Sur le front des obligations, le calme estival s'installe. Sur le marché secondaire en Bourse, les rendements ont baissé de 1/800, soit moitié 190 à 100 millions de francs par jour, contre 200 millions de francs, et à 19,75 %, très légèrement fléchi : 19,47 % contre 19,53 % pour les emprunts d'Etat à 100 ans, 19,25 % contre 19,37 % à 75 ans, 17,25 % pour les emprunts du secteur public et 12,94 % contre 13,14 % pour ceux du secteur privé. Sur le marché primaire, après la Caisse de l'énergie, la semaine dernière, c'est la Caisse nationale de l'agriculture qui a ouvert une souscription qui appelle 2 milliards de francs à douze ans et 17,90 %. Logiquement, les émissions de la Caisse de l'énergie, qui s'approchent de la fin de juillet. Comme l'avait laissé entendre M. Jacques Delors, ministre des Finances, la Caisse de l'énergie, le grand emprunt d'Etat n'aura pas été lancé. Le Trésor préfère à technique des émissions de petites coupures pour le compte du secteur public.

FRANÇOIS RENARD.

Léger repli du dollar - Redressement du franc

Un léger fléchissement du dollar, plus marqué en cours de semaine qu'à la veille du week-end en redressement du franc français après son accès de faiblesse de la période précédente, et une meilleure orientation sur le marché de l'or, telles ont été les principales indications relevées sur les places mondiales.

Une fois de plus ce sont les oscillations des taux d'intérêt aux Etats-Unis, qui ont commandé l'évolution du dollar. Pendant une bonne partie de la semaine, l'apparence d'un fléchissement de ces taux, oh bien léger, a provoqué un certain repli en cours de la semaine américaine, revetus un moment, de 2,61 DM

à Francfort, contre 2.445 Dm précédemment, et à 5,73 F à Paris, contre 5.855 F à la veille du week-end du 14 juillet. Mais, rapidement, le dollar se réajuste, et, au cours de la semaine, il était toujours demandé, à un niveau un peu moins élevé, toutefois, qu'à celui de la fin de la semaine précédente. A New-York, les banquiers volent plutôt des courtes de 2.55 Dm et 6 F, dans les mois qui viennent, avant un fléchissement inévitable.

À Tokyo, le dollar s'est montré très ferme, atteignant son plus haut niveau depuis quatorze mois à près de 232 yens, ce qui a amené la Banque du Japon à intervenir assez massivement pour

freiner la baisse de sa monnaie. M. Michio Watanabe, ministre nippon des finances, a annoncé qu'il s'opposera à toute dépréciation supplémentaire du yen, afin d'éviter la hausse du prix des matières premières importées.

En Europe, le franc français s'est nettement redressé au sein du S.M.E. après son acte de faiblesse de la semaine précédente, dû à l'inquiétude des opérateurs devant la perspective d'un chômage de quatre jours à l'occa-

Le franc belge a été soumis à une vive pression sur des données de dévaluation naturellement du moment que la Belgique est une des nations de Belgique et donc comme en France, à l'approche du chômage de quatre jours prévu pour la fête nationale. La Banque de Belgique a dû intervenir à nouveau, le montant total de ses interventions étant estimé à 800 millions de dollars environ depuis le début du mois de juin.

A Francfort, M. Ottmar Emminger, ancien président de la Bundesbank, a estimé qu'il fallait s'attendre à une dévaluation en chaîne du franc français et de la lire italienne, du fait de l'inflation élevée affectant la France et l'Italie.

Sur le marché de l'or, un regain d'intérêt très net s'est manifesté pour le métal, notamment en fin de semaine, en raison des événements du Proche-Orient. Les opérateurs ont noté que le cours de l'once, après être remonté à près de 420 dollars, n'a pas cessé : le cours de 400 dollars en retombant au milieu de la semaine, et a même rebondi vivement. —

F. R.

Poursuite de la hausse des métaux

Fermeté du café et du cacao

La détérioration de la situation au Proche-Orient et des facteurs fondamentaux favorables relatifs à l'état de l'offre et de la demande ont permis aux métaux de confirmer leur mouvement de hausse de la semaine dernière.

D'une manière générale, les marchés commerciaux ont profité des signes d'une détente de l'argent aux Etats-Unis, bien que la baisse des taux d'intérêt demeure aléatoire, comme le soulignent les experts et certains membres de l'administration

[illegible]

leurs meilleurs atouts depuis dix-huit mois. Rats à scoop, chiens de garde, voleurs d'acoustiques ni les États-Unis, premier pays consommateur, ni la Côte-d'Ivoire, premier producteur, n'ont adhéré pour le moment. Cette hypothèse n'empêche cependant pas la firme de poursuivre ses démarches. La Commission de l'attitude et la poursuite de la hausse des cours à court terme. Bien qu'optimiste, l'augmentation de 46,1 % des brogades des États-Unis au second trimestre a été favorablement interprétée par les opéra-

Le café a fait bonne figure, en dépit d'un manque d'intérêt des torréfacteurs et des estimations du ministère de l'agriculture de la Côte-d'Ivoire faisant état d'une récolte de robusta record de 361 000 tonnes environ pour 1990-1991.

Fléchissement des cours du sucre à la suite d'importantes offres brésiliennes. Selon les négociants britanniques S. and W. Bertsford, qui se réfèrent aux estimations de la C.E.E., il ne resterait plus que 140 000 tonnes de sucre blanc disponibles dans le Marché commun à l'exportation pour la campagne 1980-1981. Ce chiffre contraste fortement avec les estimations françaises qui ont été de 500 000 tonnes.

CÉRÉALES. — La révision en légère baisse des prévisions du département de l'Agriculture américain relatives aux récoltes mondiales n'a pas suffi à enrayer le mouvement de baisse. Les experts d'Outre-Atlantique chiffrent désormais à 163 mil. Hard de tonnes (nouveaux records), la production céréalière mondiale pour la campagne 1981-1982 contre 156 milliard de tonnes

COURS DES PRINCIPAUX MARCHÉS

dag 17 juli

(Les cours entre parenthèses
sont ceux de la semaine dernière.)

STRAUX. Londres (en sterling)
par tonne : cuivre (Wirebars) com-
plément, 910 (894) ; à trola mola
934.50 (916) ; étain, complément, 7 063
(7 110) ; à trola mola, 7 106 (8 120) ;
plomb, 423 (406) ; zinc, 473 (480) ;
aluminium, 897 (918) ; zinc-alu-
minium, 1 000 (1 000) ; mercure par once
troy, 477 (472). — New-York (en
dollar par livre) : cuivre (premier
terme), 75.98 (71.50) ; argent
(dollar par once), 3.28 (3.03) ; plat-
ine (en dollar par once), 423.30
(412) ; ferraille, complément, 30.17
(30.17) ; mercure par once troy, 477
(472) ; mercure (par bouteille de 7 lb 12 oz),
423-430 (425-430). — Panama : étain
(en dollar par kilo), 35.01 (36.40).

TEXTURES. — New-York (en cents par livre) : coton, oct. 76,84 (76,90) ; déc. 77,15 (83,10). — Laines (en nouveaux pence par kilo) : laine (peignée & soe), août, 380 (410) ; jute (en livres par tonne), Pakistan, White grade C, 230 (228). — Bonhair (en francs par kilo) : laine, 43 (50).

CAOUTCHOUC. — Londres (en nouveaux pence par kilo) : R.S.S.

(comptant), 59,50-61 (61-63). —
Fensang (en cents des Distributions par
bilan : 100 par 1000 50 50 50)

DEPREES. — New-York (en cents par lb, sauf pour le cacao, en dollars par tonne) : cacao, sept. 1 890 (1 884) ; déc. 1 991 (1 970) ; sucre, sept. 16 1/2 (16 3/4) ; oct. 16 1/2 (16 3/4) ; café, sept. 30 1/2 (30 1/2) ; oct. 30 1/2 (30 1/2). — Londres (en livres par tonne) : sucre, août. 214 (217 1/2) ; oct. 214 1/2 (217 1/2) ; café, sept. 844 (805) ; nov. 838 (805) ; cacao, sept. 1 090 (1 065) ; déc. 1 111 (1 086) ; café, sept. 131 (131) ; oct. 131 (131) ; sucre (en francs par quintal) : cacao, sept. 1 194 (1 190) ; déc. 1 225 (1 220) ; café, sept. 364 (330) ; nov. 360 (345) ; sucre (en francs par quintal), août, inc. (2 840) ; oct. 2 605 (2 495) ;

d'olives : Chicago (en
 tonnes par tonne), août, 207,30
 (201,00); sept., 210,50 (214); Lon-
 dres (en livres par tonne), août,
 125 (124,00); oct. 137,50 (139,50).

CANES. — Chicago (en cents par
 bushel) : blé, sept., 405 3/4
 (413 1/4); déc., 435 1/2 (448 1/2);
 maïs, sept., 353 1/2 (356 1/4); déc.,
 382 3/4 (386 3/4). — Indes
 Moondra, 1 700, (1088,50); Reubar,
 1 700,50 (1 870).

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre

(La Hoge instructeur donne tout de sa de certains problèmes.)

[illegible]

à Paris, 100 yens étaient cotés, le vendredi 17 juillet, 2,485 F contre 2,894 F le vendredi 10 juillet.

Mobil renchérit sur Du Pont pour contrôler CONOCO

L'entrée en lice attendue de Mobil dans la compétition pour le contrôle de Continental Oil Company (CONOCO), société qui dispose de plus importantes réserves de charbon dans le monde (*le Monde* du 15 juillet), a relancé, le 17 juillet, une bataille boursière qui agite les milieux économiques américains.

Mobil a offert 7,74 milliards de dollars (plus de 40 milliards de francs) pour la totalité du capital de CONOCO. Du Pont de Nemours avait proposé 7,4 milliard de dollars à SEAGRAM — fabricant de spiritueux canadiens — une somme moindre (3,8 milliards de dollars) pour 51 % du capital de CONOCO.

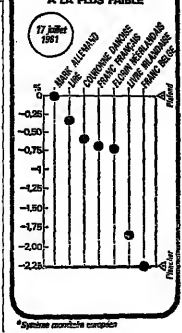
Selon le président de Mobil M. Warner, « le projet de rachat ne devrait pas rencontrer de difficultés insurmontables ». Pourtant, Mobil et CONOCO, si elles fusionnaient, contre-

lèraient 7,4 % du marché américain des carburants, 15 % du marché du gaz et une part non négligeable du marché du charbon.

Le président de Conoco, M. Bailey a déclaré que l'O.P.A. de Mobil soulevait de graves problèmes antitrust. Malgré la libéralisation accordée par l'administration Reagan, M. Volcker, président du FED, a parlé de « folie contagieuse » à propos de la vague actuelle de concentrations. « Elle est mauvaise, a-t-il dit, des problèmes antitrust, des problèmes quant au consensus avec lequel des projets sont conçus et même des problèmes de prudence bancaire lorsqu'on voit tant d'argent rassembler au si peu de temps. »

L'inquiétude devant les O.P.A. est telle que la Gulf, par exemple, septième société pétrolière mondiale, vient de décider de racheter 10 % de son propre capital pour éviter toute action extérieure.

LES MONNAIES DU S.M.E.:
DE LA PLUS FORTE
À LA PLUS FAIBLE



Publicité

A black and white illustration of a young boy sitting on the ground, looking up at a large, curved branch of a tree. The boy is wearing a simple tunic and sandals. The tree is large and leafy, with a thick trunk and a prominent, curved branch that arches over the boy. The scene is set outdoors, with the ground and the base of the tree visible.

JEAN PLANCHAIS

D'où venaient donc ces huit attaques ? Du ciel, sans doute ? Mais oui. Partis de Pointe-Noire ils avaient atterri sur le terrain d'aviation situé à 3 kilomètres du poste sans avoir été vus, ni par les deux bateaux, ni par les troupes vichystes débarquées de cargo et stationnées dans la cour du poste, ni par l'adjutant Bosset, responsable du poste officiel de radio situé sur un piton à quelques centaines de mètres de la résidence. Aussitôt débarqués, ces huit

JEAN GUICHARD-MEILL



Conversations

Y a-t-il un héros dans la salle ?

UNE petite agence de publicité dans le neuvième arrondissement de Paris, avec, comme il se doit, sièges design, spots encadrés, murs blancs crépis, poutres apparentes et tables en verre fumé. Un peu partout, posters et brochures retracent les grands moments passés ensemble. Dans la salle, Jean-Pierre, le patron, est assis à son bureau, et, lorsqu'il en faut un peu, il se lève et se dirige vers le bar. René, le concepteur-rédacteur, est assis à son bureau, et, lorsqu'il en faut un peu, il se lève et se dirige vers le bar. Josiane, la secrétaire, est assise à son bureau, et, lorsqu'il en faut un peu, elle se lève et se dirige vers le bar.

René (perplexe). — Alors, qu'est-ce qu'un héros ? C'est quelqu'un qui sort du commun. Josiane. — Je me demande si être un héros ce n'est pas plutôt vivre tous les jours. René. — Oui, c'est exactement ce que j'avais derrière la tête. L'héroïsme, c'est le quotidien. Pierre. — Moi, un héros, je vois pas ce que c'est. Autrement, peut-être Robin des Bois, mais, aujourd'hui, je ne vois vraiment pas... Peut-être un grand champion. René (avec sérieux). — D'abord, Robin des Bois, c'est peut-être simplement un brigand qui a mieux réussi que les autres. Et puis, il faut distinguer entre héros et champion, c'est différent. Un héros, c'est quelqu'un qui se transcende, qui se sublime dans des conditions extrêmement difficiles. Je crois qu'on ne peut pas dissocier la notion de héros de celle d'idéal. Il me semble... Pierre (sans grande conviction). — Oui...

René. — Peut-être que la vraie question, c'est : est-ce que notre époque ne manque pas d'idéal ? Josiane. — Mais est-ce que c'est vraiment le problème ? René. — Oui, justement, Pierre parlait de Robin des Bois avec des connotations littéraires : la chevalerie, le Graal, etc. Pierre. — En fait, tu es un utopiste, puisque tu ne réalises jamais un idéal à côté pour cont.

L'aventure

René. — Mais le problème, c'est de se rapprocher de son idéal, qu'on ne réalise jamais complètement. Finalement, l'héroïsme, c'est de l'utopie appliquée. Jean-Pierre. — Oh ! Le héros, c'est un fou, un inconscient. De toute façon, on n'est jamais héros que par obligation. René. — Oui, j'imagine que, pendant la guerre, par exemple en 14-18, un mec qui devient un héros guerrier, c'est par obligation, par instinct... par hasard. Pierre. — C'est vrai. Quand j'étais en Algérie, en face des Arabes, je risquais d'être un héros. René (l'interrompant). — Ah, non ! C'est en ne tirant pas que tu pourrais l'être. Josiane. — Ça dépend des gens. René. — Oui, finalement, on peut être héros aussi bien en tirant qu'en ne tirant pas. Mais, quelquefois, il faut plus de courage pour ne pas tirer. Josiane (persuasive). — Avant, le héros, c'était l'aventure. Pierre. — Mais l'héroïsme n'est pas forcément guerrier. Regarde le choix de voter pour Mitterrand. René. — Non. L'héroïsme n'est pas là. Un acte passager, sans ris-

Qu'est-ce qu'un héros en 1981 ? Entre Robin des Bois, Jean-Paul II, Superman et Jeanne d'Arc, les cœurs balancent et les têtes tournent.

ALEXANDRE WICKHAM

que comme un vote secret dans un urninoir... (Rires.)

René (changeant de ton). — Ce qui s'est passé, c'est que le héros est une idée moins littéraire, moins dramatique qu'autrefois. Et puis, de toute façon, un vrai héros, c'est un héros mort.

Josiane (timidement). — Et Che Guevara, c'était pas un héros ?

René (jovial). — Là, je marque d'information pour l'affirmer. Je ne sais pas, un type de héros, c'est Lawrence d'Arabie par exemple.

Pierre (surpris). — Pourquoi ?

René (pris de court). — Parce que... ouh, c'est lié à une destinée exceptionnelle. (Un temps, se reprenant ensuite.) Mais est-ce que c'est suffisant une destinée exceptionnelle ? Tiens, je prends Guevara par exemple, qu'on peut considérer artistiquement comme un héros parce qu'il avait du génie. Il aurait pu en du génie, c'aurait été un triste salaud. Donc c'est très subjectif.

Josiane. — Et est-ce qu'on ne trouve pas des héros dans l'actualité ?

René (content de lui). — Et si ! Le pape, est-ce qu'il ne vient pas de se prendre trois balles dans le ventre ?

Pierre (indigné). — Ah, non ! Ce sont les risques du métier !

C'est comme un fil, il se trouve là au moment où...

Josiane. — Oh la belle passe ! René (péremptoire). — Non, on ne peut pas affirmer qu'un type est un héros parce qu'il a pris une balle dans la peau.

Pierre. — Alors pour les gens, vous croyez que le pape est un héros aujourd'hui ?

René (catégorique). — Non, c'est un martyr. C'est différent.

Josiane. — Mais qu'est-ce qu'un martyr ?

René (content de sa formule). — Un martyr, c'est un demi-héros mort... (Rires.)

Sainte Bernadette

Pierre. — Moi, je pense qu'un martyr, c'est plutôt quelqu'un comme Bobby Sands.

René (gravement). — Tout à fait : c'est quelqu'un qui est prêt à donner sa vie pour un idéal... Même si on ne peut pas être d'accord avec cet idéal. L'héroïsme, c'est la démarche qui consiste à se dépasser soi-même.

(Mouvements de protestation dans l'assistance.)

René. — Eh ! Oh ! Les mecs. Vous voyez comme on s'économise tous !

Pierre. — Mais pas du tout.

René (poursuivant son idée). — Mais si, on s'économise, dans tous les domaines... (Rires.)

Bon, on va essayer de raisonner autrement. Quelle serait l'antithèse de l'héroïsme ? La passivité et la facilité.

Pierre. — Tiens, est-ce qu'un marginal, ce n'est pas un héros ?

René (agressif). — Moi, je suis désolé, mais je ne connais pas de marginaux. Un marginal, ça n'existe pas.

Pierre. — Ça me paraît pas évident.

Josiane. — Mais des héros, il y en a des tas dans des domaines différents. S.A.S., Walesa...

Jean-Pierre (indigné). — Ah, non ! Là, je ne peux pas suivre, j'aurais envie de faire de la provocation. S.A.S. et Walesa, c'est absurde de les comparer.

Pierre (réveur). — Moi, quand j'étais gosse et que je voyais passer une locomotive à vapeur, je m'imaginai à la place du conducteur. Et pour moi, ce type, c'était un héros.

René (sarcastique). — Mais le héros, est-ce que ça n'était pas plutôt la locomotive ?

Pierre. — Oui, peut-être... C'est comme pour Robin des Bois, le héros c'était le cheval !

Josiane. — Non, mais sérieusement, j'ai l'impression que les héros sont moins romantiques qu'autrefois. Ils sont plus durs, plus violents. Et puis ils durent moins longtemps. Pour mes enfants par exemple, Superman ne représente déjà plus rien, et pourtant ça n'est quand même pas si vieux...

René (avec une fausse gravité). — Moi, quand j'avais dix ans, mon héros c'était sainte Bernadette...

Josiane (avec un sourire provocant). — Et si c'était parce que les gens font plus l'amour qu'ils ont moins besoin de héros ?

René. — Hé, quelqu'un, faire l'amour, c'est héroïque !

Josiane. — Il y a toute cette imagerie du héros, il est très beau, il n'a jamais d'argent mais il vit facilement, sans état d'âme...

René (enchâiné). — Oui, de toute façon, il a tout ce qu'il veut, c'est un séducteur.

Pierre (sortant de sa méditation). — Je me demande si n'y a pas aussi des époques héroïques. Tiens, par exemple, entrer dans l'agence de Jean-Pierre à une époque difficile, c'était peut-être héroïque !

Jean-Pierre (protestant pour la forme). — Mais non, mais non, il fallait probablement du courage, de la ténacité...

René. — Oui, mais quand même pas de l'héroïsme. Un acte héroïque, je ne sais pas, moi, ce que ça pourrait être (il s'interrompt une seconde puis, avec solennité)... tiens, aller dans un endroit où le main de l'homme n'a pas posé le pied.

Josiane. — On a beaucoup parlé de héros mais pas d'héroïne...

René (déchâiné). — Eh bien, parlons-en ! Jeanne d'Arc, par exemple, c'est la pucelle d'Orléans dans toute l'imagerie scolaire. Rien ne me dit, à moi, qu'elle ne s'est pas fait toute la soldatesque locale !

Josiane. — Jeanne d'Arc, c'est quand même un peu usé. L'héroïne, aujourd'hui, c'est la pub qui la fabrique.

René. — Oui, la fille qui montre ses dents blanches à la télé, c'est une héroïne pour tous ceux qui veulent lui ressembler. Nous fabriquons des héros, on est même payés pour ça. Nous créons des personnages auxquel nous prions toutes les qualités, et les gens commencent à leur ressembler.

Josiane. — Nous sommes toutes des Mères Denis !

حكايا من الامم

PSY

« Mords le coussin et pense à ta maman ! »

Dépassés, Freud et son divan. Dans les nouvelles psychothérapies de groupe (bioénergie, massage, etc.), on n'hésite plus à crier et à pleurer. Avec ou sans « gourou ».

DANIEL SCHNEIDER

OBSERVEZ vous mollets : sont-ils coupés en deux ? Certainement, l'arrivée de votre petit frère - ou petit sœur - vous a obligé à grandir plus vite. Avez-vous déjà remarqué cet anneau qui vous serre l'abdomen, au-dessus du nombril ? C'est lui, depuis l'enfance, qui bloque là vos émotions, au fond du ventre, mêléz-vous, une véritable réserve de dynamite s'y est sans doute accumulée. Pas convaincu ? Voici plus flagrant : souvenez-vous, après une grande colère ou une grande joie, comme votre dos rond s'est soudain redressé, conquérant. Ou, à l'inverse, après cette longue maladie de votre mère, comme vos cheveux, d'un coup, ont blanchi !

Dépassé, le grand-père Sigmond (Freud), pour qui les traumatismes de notre enfance s'inscrivent dans un inconscient menial, livre à l'exploration sur un confortable divan. Entrée en scène de Sa Majesté les Rois, lui aussi ému et parfois des moments hors de notre vie. Wilhelm Reich a découvert comment ce gelier emprisonne toutes nos émotions dans une carapace, non plus intellectuelle, mais physique, qu'il faut donc faire écouler. Ses disciples, venus de Californie, essaient aujourd'hui en Europe et concurrent de plus en plus rudement les psychanalystes freudiens.

Le voyage au pays de ces « nouveaux thérapeutes », comment l'entreprendre qu'en s'y jouant soi-même, pour en faire un week-end au fond de son ego. Car cela ne dure qu'un week-end, cinq jours maximum. Terminées les déconvenues d'analyse. On craque le samedi, on décharge le dimanche, prêt à réattaquer le lundi matin. L'époque veut de l'efficacité. Et en groupe, bien sûr.

Comment choisir ? Telle thérapie « associe le bioénergétique à la Gestalt » à la danse primitive », tel autre promet « présence stimulante et jeu rayonnant », celui-ci confesse, modestie, qu'il n'a jamais confiné avec soi-même ». Ou pourquoi pas cet exhaustif, qui propose à la fois « Gestalt, rencontre, bioénergie, analyse transactionnelle » ? Toute la palette pour 520 F, va pour l'exhaustif. Un coup de fil, un rendez-vous dans un café, et c'est parti. Il s'appelle Igor.

On se retrouve donc un samedi, dans une grande pièce blanche en région parisienne, dans ses bagages un duvet, une brosse à dents et quelques vaisselles angoissées. Observer autour de soi la panoplie attendue - mouches à papier, cahiers, cuvettes à vomir, et surtout coussins, pyramides de coussins - ne rassure qu'à moitié.

La règle du jeu est pourtant d'une simplicité qui frise la monotonie. Chacun son tour, on se trouve plongé dans une situation douloureuse. Jean-Luc, par exemple, est maintenu au sol par trois participants figurant sa mère, et tente de se dégager pour aller vers la vie - symbolisée par trois autres participants qui l'appellent tendrement : « Jean-Luc, Jean-Luc », Pascal, le timide, est empêché de parler par deux copines, et forcé à crier pour se faire entendre. L'animateur carresse Lucie, qui a avoué sa terreur d'être touchée. Hurlements, larmes. Au suivant. Deux jours

durant. Les mouches défilent, les coussins déguisent.

Primordialement, les coussins. « Tout est autorisé, annonce Igor au début, sauf ce qui pourrait mettre en danger votre sécurité physique, ou celle d'un autre ». Je te hais, salue, je te hais », hurle Lucien, tout au long d'un week-end, à l'animatrice, figurant sa sœur. Et de cribler de coups de poing... les matelas.

Deux groupes se distinguent très vite : habitués et nouveaux venus. Très « famille », les premiers. Bande de copains qui apportent une tarte ou du miel de la maison de campagne. Certains connaissent mieux que les animateurs la place des filtres à café. Biases de l'Édipe, débileurs méthodiques du plus rébellé souvenir d'enfance, s'étonnant quand, par extraordinaire, Igor change l'ordre inimmuable des exercices. Et pinquant les autres, les blancs-becs. Je crois que j'en ai rien à faire ! », murmure Véronique, affolée, en voyant Lucien aux prises avec son matelas. « C'est toujours comme ça la première fois », la console un habitué.

Fantômes en épreuve

N'empêche : les moments forts du week-end seront offerts par les novices. Véronique, timide chronique, tendrement bercée par le groupe et finalement heureuse d'avoir résisté aux mille tentations de départ prématuré. Ou Eliane, ravée les yeux secs deux jours, éclatant en sanglots une demi-heure avant la fin (l'évocation de son père mort il y a un an).

Et tous, le dimanche soir, de reprendre leur place de père tranquille, de mère de famille. Pas de ceux qui traînent leur solitude le long des caniveaux. Non, on devine les plantes vertes, le four à micro-ondes, les enfants au lycée. Une thérapie pour « normaux ». Vous et moi. Qu'est-ce qui pousse ce cadre supérieur, ces enseignants, cette assistante sociale, à venir, un week-end par mois, mettre leurs fantômes en épreuve, leurs terreurs sous le scalpel, étaler tout cet amas d'inavouable pudiquement dissimulé au-dehors ?

Simple week-end sympa, défoulait avec certitude de ne pas être jugé, ou authentique volonté de progresser ? Si l'efficacité se mesure à la pinte de larmes versées, ces week-ends sont effrayants. Mais le patient doit comprendre vite que le meilleur moyen de ne rien trahir est d'extérioriser beaucoup », affirme, perfide, le psychanalyste Roger Gentils (1). Comment évaluer ?

D'abord, on a l'impression de progresser, explique Raoul, vieil habitué des groupes, puis on s'aperçoit qu'un problème en cache un autre, on n'en sort jamais !

Curieusement discret, la plupart des « nouveaux thérapeutes », sur les effets des stages. Quelle valeur scientifique accorde-t-elle cette enquête du LOG (Laboratoire d'orthogénétique) (2) en 1979, à laquelle ont répondu quatre-vingt-huit personnes : 46 % après un simple week-end, ont noté des modifications dans leur vie sexuelle, 20 % disent avoir changé de mode de vie. Bien sûr, dans un groupe de « thérapie », explique par exemple Léon. J'ai commencé des études à Vincennes, pour le plaisir, et j'ai fini deux semaines de claustration dans une

« Le stage, pour certaines personnes, a provoqué un effet de renaissance, qui a renforcé le Moi », explique Alain Gianni, l'enquêteur du LOG. « Ce stage m'a permis de faire face à une situation de rupture », confirme Denis (3). Après un stage réussi, on se sent fort, sûr de soi, renforcé Raoul. Mais c'est passer. Le temps moyen d'une thérapie « en profondeur » varie de un à deux ans, estimant le plus part des animateurs. Sans doute plus court qu'une analyse, mais point négligeable tout de même.

Encore faut-il distinguer selon les techniques utilisées. La bioénergie - concept introduit par Reich - est notre énergie intérieure, force de vie, qu'emprisonne la finitude « cuirassée ». Par extension, le terme désigne aussi toutes les techniques propres à faire craquer cette cuirasse. Ainsi l'hyperventilation, ou la respiration intensive. « Nos pères, nous sommes une naine cuirassée », explique Claire André, du LOG. Y faire souffler le vent soulève le tempérament, donne envie de vomir, de pleurer, d'élever toutes les soléropies bloquées là depuis des années. Le grand nettoyage.

Autre voie d'accès vers ce gros rocher, le massage. « Un soir, un massage un peu plus appuyé que d'habitude autour d'une omoplate fêlée provoqua chez une patiente un cri, suivi de tremblements et de larmes », raconte le kinésithérapeute Jean-François Feuillet (4). Cette femme s'est mise spontanément à me parler de sa vie, de ses problèmes, de son passé, en se demandant bien pourquoi elle me racontait tout ça ? Si vous avez passé plusieurs années sous le coup de la peur et de la colère, plusieurs groupes de muscles se sont contractés, et cela vous est devenu tellement habitué que vous avez l'impression qu'il s'agit d'une posture permanente. Vous êtes sûr pour le « rolling » (du nom de sa fondatrice, Ida Rolfe), un psychodrame de Reich (5). S'aidant des doigts, des coudes et des poings, les participants de cette discipline ont élaboré une technique de manipulation impitoyable des muscles. En dix séances, pas une de plus, revoilà votre corps dans l'axe harmonieux de la gravité. Pour que rien ne se perde, les tenants de l'« intégration posturale » réutilisent immédiatement les émotions libérées par le « rolling », en faisant pratiquer aux sujets quelques exercices de « Gestalt ».

« Cri primal » La « Gestalt » - terme intraduisible emprunté à la psychologie allemande - est certainement une des techniques les plus poétiques. Le but est de vous faire prendre conscience des pulsions contraires qui vous animent, tel et maintenant. On n'hésite donc pas à vous faire jouer des situations imaginaires (5).

Où, ailleurs que dans un groupe de « Gestalt », faire dialoguer son pied droit avec son mollet gauche, et réaliser que le mollet reproche au pied de ne pas oser se poser franchement sur le sol (6) ?

Bien sûr, tout cela, compréhensible des adeptes du « cri primal ». Ce cri, c'est celui qui surgit des abysses profondes de votre être, après trois semaines de claustration dans une

chambre d'hôtel aux rideaux fermés, sans aucune distraction ni lien avec le monde extérieur, hormis la présence quotidienne du thérapeute. Et va mettre au jour les souffrances de votre enfance, parfois même de votre naissance - revivre sa naissance est, paraît-il, une expérience extraordinaire - ou de votre vie intra-utérine. Certainement, en dehors de la thérapie sous L.S.D., la méthode la plus rapide », affirme sans ambages Claude Albais, docteur en psychologie (4) ?

On s'en voudrait de passer sous silence l'analyse transactionnelle, qui vous fournit une grille d'une idée simplifiée, classant chacun de nos comportements parent protecteur, enfant rebelle, adulte (le Monde Dimanche du 24 février 1980). Quasi à l'illumination intensive », elle vous oblige, deux jours durant, en changeant de partenaire toutes les quarante minutes, à répondre sans cesse à la même question : « Qui suis-je ? » ou encore « De quel côté je suis ? ».

Les grandes vertus, mais surtout pas exclues les uns des autres. « Le grand jeu, c'est de se méfier de sa petite synthèse personnelle », explique Christian Posnanski, journaliste à Sexpol. Liez avec une sauce maison, et appliquez cela au choix « massage sensuel », psychologie « unitive », ou « bioénergie », ou « intégration et unification de l'être », ou, pourquoi pas, « grapho-énergie ». Quelques annonces dans le Nouvel Observateur, et vous voilà lancé (le Monde Dimanche du 3 mai 1981).

Etroits créneaux pour rude concurrence. En l'absence de tout animateur officiel, on estime à près de cinq cents le nombre de thérapeutes qui offrent plus ou moins régulièrement. L'Association française de psychologie humaine (7) affirme regrouper trois cent cinquante membres (thérapeutes ou non) intéressés par ces techniques. Ces nouvelles méthodes concurrencent ou remplacent une des évolutions les plus spectaculaires de ces dernières années : l'expérience de son propre corps, de moins en moins un objet à montrer (l...) mais de plus en plus un univers à explorer pour soi, une source de sensations, diagnostic et réactions de soi-même de la Colombie.

Les mêmes qui, au cours de la décennie passée, se lancèrent dans le militantisme politique, entrent aujourd'hui en thérapie, contrôlés et de groupe. La révolution est impossible dans la rue ? On va la faire dans son corps. « Le plus beau des terrains de jeu », dit de ce groupe. Le nombre de thérapeutes sont d'anciens militants déshabillés. Pas de meilleur exemple que celui de Claude André, ancien cofondateur du LOG, animateur militants libertaires, qui estime aujourd'hui que « tout changement social passe par un changement de l'individu ».

Etonnant carrefour que ce micro-milieu : les anciens amers y côtoient des publicitaires défrayés, on cite une ex-avocate, quelques cadres, des enseignants peu poignés. Aucun diplôme n'est requis, aucun « ordre » ne sanctionne les éventuels abus, « et c'est très bien comme ça », estime Léon, vieil habitué. Un diplôme ne serait pas une garantie. « L'important est que l'animateur soit lui-même en thérapie avec quelqu'un d'autre », estime Jérôme Liss, du Centre de développement du potentiel humain (8). Sinon, on a vite fait de devenir mégalomane.

Le narcissisme, c'est vrai, ne se résume pas à une petite pinguette, à la périphérie de la ville. Une quarantaine de membres arrivent à grand bruit des quatre coins de la cité, ils choisissent l'endroit où ils partiront le lendemain.

Ils démentent le samedi matin. Par petits éphépèles de cinq ou six, agitant sur les routes leur litane tonitruante. Autrement, tous les membres du club partent ensemble, en cortège. Mais il y a eu des problèmes. Ceux qui n'ont pas beaucoup d'argent retardent tout le monde : ils prennent la route avec des machines usagées, ils sont moins rapides, ils risquent des pannes et des points mécaniques. Souvent à se, ils ne peuvent pas payer les réparations. La solidarité, rudement mise à

cumulateur d'organe, sorte de bicyclette en bois et en métal censée dispenser énergie et bien-être à quiconque s'y immerge. « Après bien des recherches, on peut conclure, que c'est détecté », soupire aujourd'hui les chercheurs du LOG, seuls à avoir tenté de vérifier les géniales découvertes du maître.

Chaque technique a son créateur, son gourou : Fritz Perls à la « Gestalt », Lowes à la bioénergie, Rolfe... au « rolling ». Chic du chic, un séminaire animé entre deux avions par le dieu en personne se paie une petite fortune. Étonnante symétrie avec les mille et une sectes de méditation ou de relaxation venues de l'autre côté du monde et qui, elles aussi, foisonnent parallèlement.

Yoga

Ce parallèle entre Orient et Occident ne s'arrête d'ailleurs pas là. Chacun ses gourous, mais aussi ses lieux saints : aux États-Unis, le centre californien d'Esalen, aux antres d'Ishram de Poona, en Inde (lire l'article de Max Pagès dans le Monde Dimanche du 30 septembre 1979). Il y a même un mois dans l'un et l'autre est un « mou » pour qui veut creuser ses trois dans le fromage-Europe.

La encore, pourquoi se priver de synthèse ? On ne compte plus les stages de bioénergie joignant en prime quelques postures de yoga ou exercices de méditation. Faignante est d'ailleurs la pensée que de ne voir attribuer le corps d'un sage yogi, Buisson les bras, rêtes fusils, vous êtes responsables de tous vos maux.

Pour-on rêver de se passer de thérapeute ou de gourou ? Partez en France, l'École française de yoga (10) forme quatre cents professeurs par an, plusieurs fédérations nationales entretiennent pressa, congrès, adeptes. Là encore, aucune règle.

CHEVALERIE

Les motards du Creusot

Un ethnologue a étudié les mœurs d'une association de motards. Une sorte de chevalerie moderne.

SABINE CHALVON-DEMERSAY

ON les rencontre sur les autoroutes. Enfourchant leurs machines bruyantes, à toute vitesse. Casqués, cuirassés, impossibles à identifier sous la carapace de cuir noir qui leur sert d'armure.

Petites troupes de croisés, chevaliers de la route. Apparement tous semblables. Anonymes. Où vont-ils ? Qui sont-ils ? François Portet a exploré, dans le cadre de l'Economie du Creusot-Montceau-Les-Mines - un travail de recherche ethnologique inclus dans le programme du C.N.R.S. sur le changement social. Il a étudié l'association des motards du Creusot (1).

Tous les vendredis soir, le club se réunit dans une petite guinguette, à la périphérie de la ville. Une quarantaine de membres arrivent à grand bruit des quatre coins de la cité, ils choisissent l'endroit où ils partiront le lendemain.

Ils démentent le samedi matin. Par petits éphépèles de cinq ou six, agitant sur les routes leur litane tonitruante. Autrement, tous les membres du club partent ensemble, en cortège. Mais il y a eu des problèmes. Ceux qui n'ont pas beaucoup d'argent retardent tout le monde : ils prennent la route avec des machines usagées, ils sont moins rapides, ils risquent des pannes et des points mécaniques. Souvent à se, ils ne peuvent pas payer les réparations. La solidarité, rudement mise à

contribution, à fini par s'éteindre. Une sélection par l'argent s'est opérée : on s'arrange désormais pour partir avec des gens qui ont à peu près les mêmes ressources.

Un combat

L'équipée se déroule. Comme un combat. Ils portent toute une panoplie provocatrice associée à l'image de la violence : « On veut avoir l'air crasseux ». On veut faire peur aux gens. Le cuir noir, le bruit assourdissant, l'anonymat, la saleté sont autant d'agressions pour les non-motards. Ils revendiquent le discrédit. « On fait peur parce qu'il y a des gens qui viennent te regarder en bête curieuse, nous on essaie d'être vachement effrayants, d'être vachement méchants, tu as les gens ils prennent peur tu sais, ils fuient, ce n'est pas quand tu vols ça, les gens fuient ».

La moto est le vecteur d'un affrontement. Affrontement contre la nature et les intempéries : on se heurte de plein fouet au vent, au froid, à la pluie. Il faut évoluer sur des chaussées glissantes ou déformées, naviguer parmi le brouillard, au milieu de la poussière, se tailler une place sur la chaussée investie par les poids lourds et les automobiles.

Affrontement contre la machine qui doit tenir la route en vers et contre tous les risques. Les frictions glissent. Les pneus qui éclatent.

Affrontement surtout contre son propre corps. Il s'agit de ré-

DÉVELOPPEMENT

Les pétrodollars dans les bidonvilles

Les bidonvilles, à Hyderabad, on ne les rase pas. On les restaure et l'on fait de leurs habitants des propriétaires. Grâce à l'UNICEF et aux pétrodollars d'un Père Noël : le prince saoudien Talal.

PATRICK FRANCIS

HYDERABAD. Des chiens et des cochons erraient dans les « rues ». Les « maisons » sont de bric et de broc. De grandes bâches posées sur de sommaires structures de bois. Des huttes aux parois de terre séchée ou, parfois, de briques. Des toits en tôle ondulée ou constitués de feuilles de palmiers séchées. On y entre courbé. On y vit accroupi. Debout sur le pas des portes ou assises sur les marches des escaliers, rassemblées autour de la pompe, des femmes, silencieuses et graves, drapées dans des saris chatoyants — la dignité de l'Inde dans la misère — observent, un instant, avant de se réfugier dans le pénombre.

Partout, des ribambelles d'enfants. Les fillettes ont des rubans de couleur noués dans les cheveux. Des dizaines de regards noirs qui vous fixent, tour à tour sérieux et malicieux. Un toboggan rouillé, un porche sans agrès. La vie plus forte que le plomb qui tombe du ciel. L'été, le mercure oscille entre 40 et 50 degrés. Nous sommes dans l'un des quatre-vingt-cinq bidonvilles d'Hyderabad (capitale de l'Andhra Pradesh, un État de plus de cinquante-trois millions d'habitants, au sud de l'Inde), où, dans soixante mille cabanes, s'entassent près de cinq cent mille personnes (dont environ deux cent mille enfants), soit un cinquième de la population totale de la ville.

A deux pas de là, un ensemble de cubes de briques rouges, alignés au cordeau, comprenant chacun deux logements de deux pièces. Il y fait sombre. Dans l'une, on a disposé, sur le sol en terre battue, une natte, un oreiller, une couverture. C'est la « chambre ». Quelques vêtements sont suspendus à des cordes, le long de murs ornés de calendriers religieux. Pas un meuble. Parfois, un vrai lit, le *chorkopli*, réservé au mari. « C'est lui qui fait vivre la famille », justifie notre guide, aussi a-t-il droit à un traitement de faveur, qu'il s'agisse de dormir ou de se nourrir. « Femmes et enfants dorment par terre, dans la pièce voisine, là où on fait la cuisine. Contiguë, une courrette où sont prévus des latrines ainsi qu'un emplacement pour le lavoir. Un linge que l'UNICEF contribue à financer, de même que le rattachement de la maison à un réseau de tout-à-l'égout.

Propriétaires

On visite une maison « modèle ». Elle d'un petit fonctionnaire. Il gagne 600 roupies (1) par mois. Dans la pièce principale trône une armoire métallique. On y range soigneusement vêtements et objets précieux. Chez le voisin, on repère aussitôt une bouteille de brisane. Un lit en Inde. « Le mari, vous le savez, travaille dans l'usine locale qui les produit... » Un peu plus loin, moustaches et turban blancs, un majordome fidèlement au milieu de sa famille. Il gagne environ 10 roupies par jour, et il se rembourse 50 chaque mois.

Car, désormais, il est lui-même celui qui restaurent, propriétaire de sa maison. Cette

étranger. On en confie, en confectionnant, dans une autre coopérative, des bollos en carton. Au total, quel que soit cent cinquante femmes gagnent ainsi 7 à 10 roupies par jour.

Organiser l'exode rural

« L'UNICEF, explique le responsable local, M. Esmat Khatib, ne dispose que de très peu d'argent (2). » En ce qui concerne le projet de réhabilitation des bidonvilles d'Hyderabad, nous nous sommes contentés d'encourager financièrement le programme en attendant que les autorités locales prennent la relève, ce qu'elles ont fait. « Depuis 1977, la contribution financière de l'UNICEF s'est élevée à 700 000 roupies par an (elle est programmée jusqu'en 1984) alors que la municipalité d'Hyderabad dépense chaque année près de 10 millions de roupies.

« En fait, insiste M. Khatib, l'argent, ici, ne manque pas. L'Etat de l'Andhra Pradesh dispose d'un budget annuel d'environ 10 milliards de r., à elles seules, les taxes sur l'alcool lui rapportent 10 millions par jour. » Mais, ajoute-t-il aussitôt, « argent, en fait, il n'y en a pas. L'Etat ne peut pas utiliser son financement d'une bonne cause ; il se situe notre rôle.

« Par définition, poursuit-il, notre mission, ici, est de venir en aide aux femmes et aux jeunes, nous ne pouvons pas nous occuper des conditions sanitaires, l'hygiène, le son et l'électricité de la population des bidonvilles. Fonctionnement, ainsi, avec notre assistance, vingt-huit crèches (jusqu'à deux ans), cent cinquante maternités (de trois à cinq ans), cent trente centres de couture et dix-huit centres médicaux. Mais nous essayons aussi, et surtout, de faire passer chaque à une entreprise collective. Ainsi la construction d'une maison est-elle l'offre de toute la communauté.

« Le succès de cette politique, les responsables de l'UNICEF veulent en voir aujourd'hui la preuve à Visakhapatnam, sur la côte de l'océan Indien, où un programme analogue à celui d'Hyderabad va être réalisé sans aucun financement de sa part mais avec un investissement de 18 millions de roupies des autorités locales. « Les locaux, précise M. Khatib, on sélectionnera les emplacements des futurs bidonvilles. » « Car, ajoute-t-il pour justifier le caractère prioritaire de ses propos, il nous faut accepter de vivre avec ces derniers, fruits de l'exode rural (3). » Il nous faut donc organiser ce exode, le rationaliser, l'humaniser, accueillir les gens avant d'améliorer ensuite, progressivement, leurs conditions de vie.

Le prince

A l'UNICEF, Hyderabad, c'est un peu l'enfant chéri, le témoinage de la réussite d'une certaine approche. Ce qui explique que cette ville ait été choisie, récemment, pour permettre au frère du roi Khalid, le prince saoudien Talal, secrétaire général adjoint des Nations unies, d'apprécier concrètement, sur le terrain, les réalisations et les méthodes de l'organisation spécialisée.

Nommé pour deux ans envoyé spécial de l'UNICEF en avril 1980, le prince Talal sillonne le monde dans son Boeing particulier, pour une mission des plus nobles : le bien-être des quelque 1 284 millions d'enfants qui peuplent le tiers-monde. « De tous les enfants, sans exception », insiste-t-il. Avocat appliqué, il court de conférences de presse en audiences officielles, visitant sa cause, sensibilisant les moyens d'information, invitant les gouvernements des pays visités à renforcer leur soutien aux activités du Fonds pour l'enfance. Ainsi a-t-il d'ores et déjà obtenu des contributions de la France (1 million de dollars), de l'Allemagne fédérale (1 million de deutschmarks), de l'Italie (2,5 millions de dollars), d'Omé et du Soudan. Sans oublier celle d'une famille de son royaume : 6 mil-

lions de dollars, la contribution privée la plus importante jamais reçue par l'UNICEF. De plus, à son initiative, les pays du golfe Persique ont décidé de constituer un Fonds — le Gulf Arab Development Foundation (la Fondation arabe du Golfe pour l'action des Nations unies en faveur du développement) — qui, depuis août 1980, regroupe les contributions que l'Arabie Saoudite, Bahreïn, l'Irak, le Koweït, Oman, Qatar et les Emirats arabes unis destinent à différents programmes de développement des Nations unies (le Monde du 6 juin). Objectif visé : 200 millions de dollars. L'Arabie Saoudite a versé 60 millions de dollars. L'Uae « plus » de pétrodollars.

« Pour nous, c'est un peu le Père Noël », confie un responsable de l'UNICEF, cette organisation (budget annuel : 300 millions de dollars) devant recevoir une large part des fonds ainsi rasés, au moment où les Etats-Unis ont annoncé la réduction de leur participation.

Père Noël ? L'expression, utilisée dans l'interview que le prince Talal nous accorde en plein ciel, trouble quelque peu notre interlocuteur. « Ce que je fais, Dieu m'en sera reconnaissant », explique-t-il, en se levant, avec fierté, « le fait qu'un membre de la famille royale saoudienne conduise une telle mission humanitaire ».

Jouissance

De même, il écarte vigoureusement l'idée que l'initiative des pays du Golfe puisse être motivée par un sentiment de culpabilité des pays producteurs de pétrole à l'égard de leurs frères du tiers-monde. Et de rappeler l'existence d'un fonds spécial de 3 milliards de dollars mis en place par l'OPEP pour aider les pays en voie de développement. Sous-entendu : nous n'avons de besoin à recevoir de personne.

Perce également, dans les propos du prince, l'irritation provoquée par le traitement injuste qui, selon lui, serait réservé aux pays arabes par les médias occidentaux. « On ne nous sait jamais gré de rien », semble penser le prince Talal.

Comment ne pas comprendre, dans ces conditions, le bel air de jeunesse qu'a dû représenter pour lui cette plongée au milieu des enfants d'Hyderabad agitant fébrilement, sur son passage, des dizaines de petits drapeaux bleus au sigle de l'UNICEF. Père Noël ? L'image, qu'on le veuille ou non, sera entretenue par les journaux qui accompagneront son passage.

« Il vient de donner un chèque de 80 000 roupies » Lui-même, annonce, dans un discours prononcé sous une tente dressée à son attention, un don de 50 000 roupies. Vive le prince ! Et sa journal indienne énumère à 300 000 roupies la distribution ainsi effectuée en quelques heures à Hyderabad.

Après tout, voilà un Père Noël qui veut bien tenir les principes éternels de l'univers. Un univers où un milliard d'enfants souffrent de la pauvreté, de la maladie et de la malnutrition. Un univers où quinze millions d'entre eux meurent chaque année.

(1) Une roupie = environ 0,65 F. (2) Le budget annuel de l'UNICEF pour le sud-est de l'Inde (le pays en développement) est de 100 millions de dollars. (3) On estime qu'en l'an 2000, 30 à 40 % de la population indienne, soit 200 millions de personnes, vivront dans les zones urbaines. Actuellement, au moins 145 millions d'habitants y vivent, dont environ un tiers habitent des bidonvilles dépourvus des commodités de base.

Édité par la S.A.R.L. Le Monde
Général : Jacques Ferret, directeur de la publication.
Chef de bureau : M. J. B.

Reproduction interdite de tous articles, sauf accord avec l'administration.
Commission paritaire des journaux et publications : n° 3743

REFLETS DU MONDE

Les entreprises en difficulté et l'islam

« Les licenciements arbitraires sont contraires à l'idéologie islamique » La République que fédère vient de le vérifier à propos des difficultés du groupe Krupp, dans lequel l'Etat iranien détient 25 % du capital depuis 1974.

La direction du groupe sidérurgique, rapporta l'habondance DER SPIEGEL, souhaitait mettre à pied 5 000 ouvriers, en raison de sa situation déficitaire. Les représentants de l'Etat iranien s'y sont opposés, ne craignant pas les appels de « déborder les syndicats en agitant avec raison ».

mandés sur leur gauche. (...) Ils ont cependant fait savoir qu'ils ne s'opposent pas à l'importation d'un plan de redressement, pourvu qu'il ne se fasse pas au détriment du personnel. Par ailleurs, l'Iran n'a pas acheté un seul gramme d'acier à l'entreprise dans le cadre de cette année. Son représentant a précisé que le pays achète de l'acier au Japon où l'acier est bien meilleur marché, se conformant en cela à l'islam qui ordonne d'agir avec raison ».

ASSOCIATED PRESS

Les Indiens attaquent

Des Américains descendus dans un hôtel sur une île des Caraïbes ont, par leur attitude, à ce point scandalisé les Indiens locaux que ces derniers ont pourchassé et tué deux d'entre eux et le gérant de l'hôtel, également de nationalité américaine, rapporte l'agence ASSOCIATED PRESS.

« Un porte-parole du ministère de la Justice, qui a demandé de garder l'anonymat, a

précisé que la plupart des clients de l'hôtel étaient des Américains qui fumaient de la marijuana et débattaient nus sur les plages. Ce comportement a choqué les Indiens. La mise en cause, qui a entraîné la mort de deux Indiens à Panama, demande à être soumise aux tribunaux péremptaires dans les Caraïbes ».

CORRIERE DELLA SERA

Un sourd-muet standardiste

Le CORRIERE DELLA SERA rapporte que le journal officiel de l'Etat italien a publié un avis de concours pour l'embauche de vingt standardistes, réservant une place... à des candidats sourd-muets. L'évidente contradiction entre l'offre d'emploi à cette catégorie de handicapés et la fonction

requise est la conséquence d'une application abusive de la loi n° 482, qui réserve pourcentage d'emploi dans les concours publics aux personnes atteintes de handicaps : invalides civils, invalides du travail, orphelins, veuves de guerre, etc.

LE SOIR

L'auto-stop officialisé

Chaque jour, neuf cent vingt-trois mille voitures individuelles consomment, en Belgique, un carburant de plus en plus coûteux pour transporter sur leur lieu de travail cent vingt-trois mille personnes, soit à peine plus d'une par véhicule.

Rapportent ces chiffres, LE SOIR rend compte d'une expérience originale, celle de Taxi-Stop, une association qui vise à transformer l'automobile en un moyen de transport public complémentaire.

« Les principes sont connus. Il s'agit d'organiser un système de covoiturage à l'intention de tous ceux qui souhaitent des « nouvelles » régulières, complétées par un service d'auto-stop national ou international, dans les meilleures conditions de sécurité. L'intention est d'encourager et de favoriser l'utilisation plus rationnelle de la voiture en maintenant en pratique une formule participative.

« Il ne s'agit plus d'un transport rémunéré de personnes, même si l'est prévu dans les règlements d'une parti-

cipe symbolique. Les employeurs et les travailleurs, en s'adressant à Taxi-Stop, obtiennent toutes les informations nécessaires. Leurs demandes sont centralisées et coordonnées.

« Pour le service de l'auto-stop international, l'association prévoit la collaboration de la radio nationale, qui, tous les dimanches soir, diffuse les offres et les demandes. Les employés locaux, les centres de jour, les entreprises d'accueil jouent également un rôle actif. Dans un avenir proche, un mini-ordinateur vérifie automatiquement l'efficacité du système.

« Plus tard, on voudrait arriver à l'auto-stop généralisée, dans des conditions de sécurité renforcée. Taxi-Stop prévoit la création d'emplacements réservés à l'entrée des autoroutes, à la sortie des villes. Son souci est d'assurer un climat de confiance et de solidarité entre tous les usagers de la route, même s'ils sont partisans ».

La villa de Piccolo

(Suite de la première page.)

Je l'ai fréquenté pendant des années, jusqu'à ce que je décide de laisser la Sicile et d'émigrer à Mila.

Mais chaque fois que je revenais dans l'île, je ne manquais jamais d'aller revoir le poète. A l'occasion d'un de ces retours, peu avant sa mort en mai 1969, nous sommes descendus ensemble de la villa pour aller au pays, à Capo d'Orlando. De là à la casquette de Saa-Grigori. C'était une journée d'avril claire et transluide. Au village, la Genovessa, l'archaïque des trombes sur la mer et des larmes de brins d'aromates, vint à notre rencontre, adressant à Piccolo le salut traditionnel : « Je batte les mûres à l'huile ». On me dit qu'il se détacha de moi et se dirigea vers elle. Ils se parlèrent, proches

l'un de l'autre. Je n'entendis pas les mots qu'ils échangeaient. Le soleil déclinait vers les Iles Eoliennes, la mer était immobile ; Les jours de la lumière fragile, les jours

qui ressemblent accrochés à un treillis d'oliviers, de branches, d'un feu follet, ne va pas les rappeler, les faire bayer, le souffle le plus timide est une violence qui les effleure... »

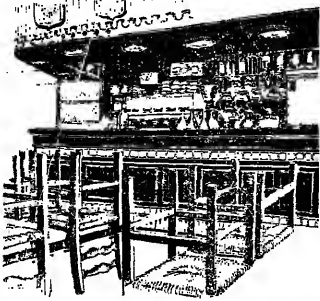
Traduction de Claude Ambroise

Né à Sant'Agata-Milite, en Sicile, en 1923, Vincenzo Consolo a publié en France *Le Sourd de la mer* (Gallimard) en 1960 (Grasset). Une nouvelle de lui se trouve dans le Monde diplomatique de juillet 1980.

سكوان الاحمد

Piliers de bistrots à Montparnasse

Les travaux de l'aube



« Puta de con ! Pourquoi ce chien aboie-t-il comme ça ? Encore que... Au fond il a raison, c'est l'heure d'y aller... Un peu de gentils, les bichettes dans le coin du couloir... Pendant que ça part, aller à l'étalage voir si Grisette va mettre bas aujourd'hui ou non... Puis faire la soupe au cochon pendant que je me prends le café avec une tartine de saïge et de la crème de lait... Ensuite aller pour le bœuf électrique au pré de la Casse... Et après finir de tailler les piquets à la hache pour cet après-midi... »

« Macaril de melle dila ! Endormi que je suis, je me croise encore au pays, moi... Mais aussi... »

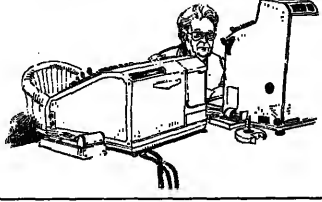
« Puta de con ! Pourquoi ce chien aboie-t-il comme ça ? Encore que... Au fond il a raison, c'est l'heure d'y aller... lanceur le provocateur qui va bien faire six cents cafés aujourd'hui... Un coup de balai par terre, un coup de torchon sur le vitrail... Préparer les dix litres de rouge qui vont défilier, le fait de bière qui sera vidé d'ici le soir... Le gars de Rangit à qui il faut téléphoner pour les légumes... Et le plat du jour, c'est quoi déjà ? Disposer les chaises pendant que, à l'autre bout du comptoir, deux mille cinq cents paquets de cigarettes s'apprêtent à partir vers l'air... Tout est prêt, quoi... Bon, 6 heures, c'est le moment d'ouvrir les portes... »

Couilles sont-ils d'Avignonais ou de Cantalou, patrons, gérants, garçons, qui, tel Michel, qui travaille près de la gare Maine-Montparnasse, ont quitté la minuscule ferme familiale pour monter à Paris et faire dans la limonade ? Peut-être faut-il avoir connu les combes à bruyères d'un comptoir et ce durant seize heures d'affilée le plus souvent. Peut-être faut-il avoir vu l'incendie du feuillet de la payonnerie de moatage pour pouvoir débiter le sandwich à longueur de journée et tenir le cruchet avec le même calme appliqué qu'on mettait à entretenir les murets du jardin en terrasses en évitant de gagner quelques sous sans pour autant devenir ouvrier...

La malédiction du Dolmen

Heure de déjeuner... Incursion à l'intérieur de la gare elle-même, vers le lieu-dit du Dolmen. Escalier sinistre. Entrée de H.M. Mais les prix affichés sur la carte sont ceux d'une gargotte de luxe. Un « chef de rang » déshabillé contemple de son bar désert les poissons rouges qui constituent pour l'instant l'unique clientèle. Et une délicieuse vieille caissière reléguée pour fait d'« agilité » dans un couloir qu'elle baptise l'« antichambre de la morgue » se souvient de la restauration d'antan : « Rendez-vous compte ! Il y avait des brigades de trente à cinquante personnes, avec la saucier, le découpeur, le trancheur, le grillardin, le garde-manger qui distribuaient la marchandise au fur et à mesure... Tandis que maintenant... »

Effectivement, maintenant, ce n'est pas brillant. Trois petits et un tondé sympas dans les cuisines, à côté du surgelé et du décongelé. De toute façon, l'endroit, peu accueillant aux porteurs de bagages, semble frappé de malédiction. Le personnel, qui fond comme neige au soleil en même temps que les consommateurs, le constate avec amertume. Autour d'un comptoir de crémère.



Des queues dans l'aquarium

A quelques pas de là, aux Mousquetaires, avenue de Maine, sous la verrière de l'arrière-calle, dans une atmosphère glaçante d'aquarium, le milieu est plus régénératoire. Claquez précieusement des bottes sur le tapis vert. Vais douces et précieuses de vieux visiteurs expliquant les finesses du billard français à des petits joueurs avides d'accéder à une société. Une des plus vieilles salles de Paris et une des plus belles. Pour nous, longue partie de

oéophytes embarrassés de queues malhabiles qui menacent le drap fragile. Impression de vieillir. Il faut partir à nouveau.

La nuit est tombée sur Montparnasse, et les spectacles battent leur plein rue de la Gaîté dans un bronzage de foule fébrile qui contraste avec les silhouettes rigides des abajour-bes propres à la concentration traquée des amateurs d'échecs.

Le dernier bistrot où l'on cause

Quelques copains et copines habitent le quartier des Mousquetaires, car c'est pour ça que je vais arriver. La tête. Ça chie. Radio libres. J'aimais pas la radio, de toute façon. Intense 2. J'y ai un pote journaliste qui m'a raconté un truc terrible. FR 3. Le dernier Bismarck. Le P.C. Faudrait qu'on y aille. Y'a des gars.

« Ça fait moi, non, c'est le sixième. Vintel-frase. Un petit



« Officiers », « étagères » et « compatriotes »



9 heures. - Nous entrons dans notre raurade de piliers de troquets en piétinant autour de la gare du Maine, au pied de la tour, en ce samedi matin où le maréchal Edgar-Quint, l'un des plus actifs de Paris, bat son plein et draine le chaland vers les terrasses ensolillées.

C'est tout un monde que celui des cafés-restaurants de Paris. On s'y connaît toujours bien entre patrons, « officiers » ou « étagères » travaillant à l'office, plongeurs, caissières ou « extras ». Certes, on déplore au carrefour de la rue d'Odéon le fait que « la relève n'est pas assurée depuis qu'elle ne se fait plus du côté des monnaies d'Anvers » - et on avoue que « le personnel fait maintenant, par la force des choses, un vrai boulot d'abattage ». Mais on reste encore souvent lié à l'ancienne amicalité où les « banquets » pantaagruques viennent

resservir des relations établies de longue date entre patrons et voisins. On feuillette l'« Annuaire » de Paris pour y lire des nouvelles du village natal et y déchiffrer des petites annonces où les « compatriotes » cherchent place stable bor au soleil ou cruchet de laideur à la solidarité de terroir. Enfin, on passe encore facilement au « patois » quand on a envie d'un raconter une bien bonne nouvelle destinée aux oreilles parisiennes.

Tandis que le bistro cède à jeûs réguliers (une buse sûre, le demi, depuis que les apéros trop éthers ont torpillés par le corps médical déclinant), on constate cependant que les temps changent. « Politesse et propreté, c'est ça qui compte maintenant, dit un gérant aux airs de manager. Boire avec les clients qui viennent se faire rincer, ça finit par des histoires, de toute façon. Les habitués, ça existe toujours, heureusement, mais, surtout dans un quartier comme le XIV^e, il faut attirer aussi bien les passagers du matin que les employés de bureau ou les automobilistes qui sortent des cinémas avoisinants... »

Manières de table



Un café-tabac-restaurant le Rail, comme chez les voisins, c'est l'heure de la tartine, plutôt bonne, d'ailleurs. Quelques tables amies. Pas mal de solitaires aussi.

Silence des mandibules qu'il convient de respecter. Il y en a pour tous les goûts.

Du tranquille bouffeur de casse-dalle au comptoir... jusqu'à un collaboreur appliqué et souteneur de correction.

Un après-midi de chien



Flaa d'ue samedi qui s'écoule en vain. Quelques petits alcoolis ici et là. Derive vers les arrières de la gare, dans le quartier ravagé de la rue de l'Ouest. Croquis devant un bistrot où nous hésitons à entrer en intrus.

Cris terribles, soudain, à vingt mètres de là. Suicide, querelle, accident ? Un corps

brisé sur le trottoir. On hurle en arabe. Un pépé, un peu gémuche, laisse son cétard lâcher le sang qui coule de la bouche du défoncé du quartier, géant au pied d'un immeuble voué à la démolition. Police-Secours arrive. Il faut partir. Nous d'entrons jamais au Santa-Cruz.

Le coup de l'étrier

Une ou deux crêpes, côté Bretonne cette fois-ci, puisque, gare oblige, ces autres immigrants le sang qui coule de la bouche du défoncé du quartier, géant au pied d'un immeuble voué à la démolition. Police-Secours arrive. Il faut partir. Nous d'entrons jamais au Santa-Cruz.

Une patronne : « La tournée des bistrotiers le samedi, les coups de l'étrier qui n'en finissent pas, c'est terminé ça, aujourd'hui. Quand j'avais dix-huit ans et que je débatais comme servante à Decazville, c'était vrai. Mais maintenant les gens ont d'autres moyens de s'occuper... »

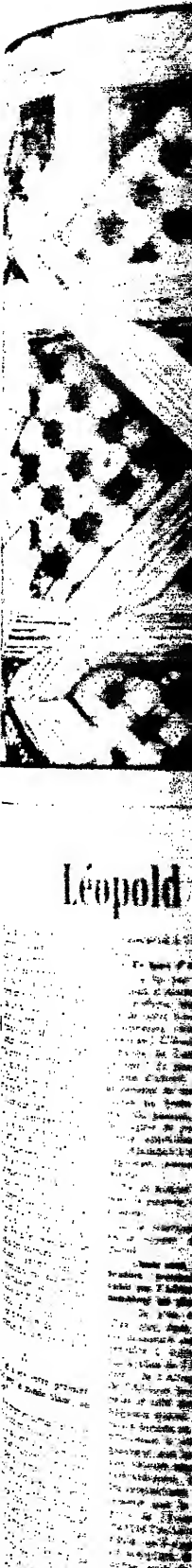
Ah oui ? C'est plus que ça on s'occupe. Si on s'est ravagé l'estomac pour rien ! Terrible de penser qu'on n'est même pas à la mode, alors qu'il est 1 heure du matin...

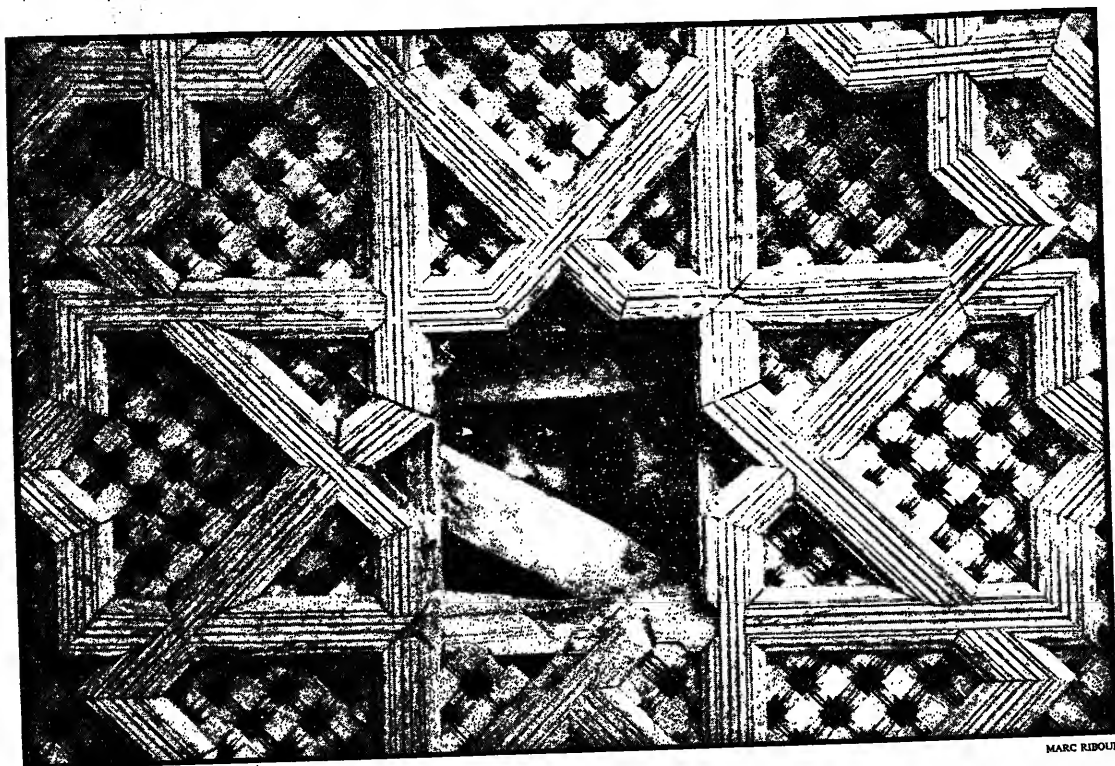
Des lycènes fauchés écumant le bord de la rue de Rennes avec passion. Décidément, il faut partir une fois de plus, car tel est le lot de celui qui trimbalait sa solitude de saut en saut.

Le Café, la Liberté, le Petit Rotonde, l'Odéon, le Rail, les Mousquetaires, le Dolmen, le Santa-Cruz, et aussi des tas d'autres bistrotiers seulement entrecoupés le temps d'une descente offerte par le propriétaire, c'était bien. Seulement, à l'heure qu'il est, les obstacles, moins affectueux que leurs petits-cousins bistrotiers du Rouergue cavalant après les vaches en robe grise, commencent à grogner contre l'immigré, l'ado et le pochard.

Pas à dire, c'est le moment de partir définitivement pour rentrer à la maison, dans un état de fraîcheur très relative, il faut bien l'avouer.

Prochaine étape : Deux vélocipèdes à Evry-Ville nouvelle





MARC RIBOUD

RETRAITE

Léopold Senghor et l'avenir du continent africain

Quelques mois après sa démission, l'ancien président de la République sénégalaise évoque l'avenir politique et culturel de l'Afrique.

PHILIPPE DECRANNE

APRÈS avoir, le 1^{er} janvier dernier, volontairement quitté la scène politique et avoir légalement remis le pouvoir à son ancien premier ministre, M. Abdou Diouf, qui lui a succédé à la présidence de la République, M. Léopold Senghor partage son temps entre le Sénégal et le reste du monde. Il séjourne tantôt à Dakar, dans le quartier résidentiel de l'Asnam, au nord de l'océan Atlantique, tantôt à Vernon, dans la campagne normande, d'où est originaire sa femme, tantôt à Paris, dans un modeste appartement du dix-septième arrondissement. Il continue également de parcourir la planète, multipliant conférences, communications de sciences, rencontres scientifiques, discours académiques et, à l'occasion, politiques. En effet, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, l'ancien chef de l'Etat sénégalais est également un des animateurs de l'Internationale socialiste et de l'interafricaine socialiste. Il fait tel un large tour d'horizon de l'évolution générale du continent africain.

« Quel a été votre premier contact avec le monde blanc, en Afrique ? »

« Mon premier contact avec le monde blanc en Afrique date de 1913. J'avais sept ans ; mon père me trouvait vraiment trop « paysan », moi qui aimais m'aventurer dans les bois avec les petits bergers. Il me confia donc au Père Léon Dubois, un Normand, avec le commissaire de police. Celui-ci avait un fils qui me fascinait et me rebutait en même temps, avec sa chevelure blonde et ses yeux bleus, comme ceux du curé et du commissaire. J'ai toujours conservé ce double sentiment d'antagonisme et de com-

plémentarité à l'égard du monde blanc.

« Et hors d'Afrique ? »
« Ce fut par un jour froid et pluvieux d'octobre que je débarquai à Paris. Ma déception à la vue de cette lumière grise sur les monuments célèbres aux murs sombres ! C'était cela les chefs-d'œuvre de l'architecture européenne ? Et pourtant, ce qui me frappa d'abord, au contact, non seulement de mes camarades de classe au lycée Louis-le-Grand mais du passant, de la vendeuse, de l'agent de police, c'était l'extrême courtoisie des Français, qui répondait à la *téranga* (1) sénégalaise, comme le chante le poème :

Tu as honoré le roi, tu as honoré le pauvre, tu as honoré ton ennemi.

Si la courtoisie était chienne, en te voyant, elle agiterait la queue.

« Quels sont, parmi les humbles traumatismes culturels subis par l'Afrique, ceux qui vous semblent les plus importants ? »

« Je n'en retiendrais qu'un. C'est que, dans leurs écoles, les colonisateurs ont voulu nous apprendre à mépriser les valeurs culturelles de l'Afrique authentique : de l'Afrique noire comme de l'Afrique berbère. Je me rappelle le tollé des intellectuels sénégalais quand, dans une conférence donnée en 1937 à Dakar, je préconisais le retour, dans l'enseignement, aux langues et, partant, aux valeurs négro-africaines. Paradoxalement, c'est à Paris que les intellectuels noirs allaient découvrir que la « révolution nègre » de l'Ecole de Paris avait marqué l'esthétique du vingtième siècle, qu'il s'agit de peinture ou de sculpture, de musique ou de danse, voire de poésie. Je songe au « *stupéfiant image* » des surréalistes.

« Et en ce qui concerne les mutations sociales ? »

« Comme on le sait, le « missionarisme-marxiste-léniniste- »

pour-pays-sous-développés » nous a, trop souvent, fait mépriser le paysan pour glorifier l'ouvrier, promu au rang de « prolétaire », alors que les valeurs négro-africaines, singulièrement l'esthétique des parallélismes asymétriques, comme le « *primitif de la susceptibilité et de l'honneur* » sont essentiellement des vertus paysannes, auxquelles il faut ajouter la persévérance dans le travail. C'est pourquoi le socialisme démocratique africain, dans son Plan, donne la priorité au secteur primaire, rural.

« Dans le domaine religieux, pensez-vous, vous qui êtes catholique, que le destin de l'Eglise romaine se joue en Afrique ? »

« En partie. En effet, Rome, puisque vous parlez de l'Eglise romaine, avait, une première fois, dévoyé le christianisme en le marquant du juridisme latin. C'est un Africain, un Berbère, saint Augustin, qui a rendu le christianisme à sa spiritualité. Celle-ci est, avant tout, dans du cœur, plus exactement de l'âme :

« Aujourd'hui, quand j'assiste à la messe en France, je dois faire un violent effort sur moi pour me recueillir, pour prier, pour entrer en réligion au sens étymologique du mot, tellement la musique des chants est insipide et la traduction de la Bible, prosaïque, où l'on vide les textes sacrés de leur sens, voire de poésie. Je songe au « *stupéfiant image* » des surréalistes.

« Et en ce qui concerne les mutations sociales ? »

« Comme on le sait, le « missionarisme-marxiste-léniniste- »

tenus par le rythme vivant du tam-tam. La messe est redevenue une fête, une joie, une célébration : une communion avec Dieu.

Prier ensemble

« Existe-t-il une réelle poussée de l'islam en Afrique noire, susceptible de faire écarter celle-ci à la tentation d'une certaine forme de fanatisme musulman ? »

« Il n'y a pas, pour le moment, de fanatisme musulman en Afrique. En Afrique noire, je parle d'abord pour elle, on trouve des chefs d'Etat chrétiens dans des pays à majorité musulmane et des chefs d'Etat musulmans dans des pays à majorité chrétienne. Bien sûr, il y a une explosion par-ci, par-là. Mais, même en Afrique arabo-berbère, les vagues de l'intégrisme n'ont pas encore submergé les âmes, encore moins les pensées. Le réveil de l'islam s'accompagne d'un réveil du christianisme. Et c'est M. Chadli Bendjedid, le président algérien, qui rappelait, l'autre semaine, à ses intégristes que l'islam « interdit la fanatisme ».

« En vérité, le réveil islamique, dont s'effraie l'Europe, est, comme le réveil chrétien qui l'accompagne, une réaction de l'Afrique profonde contre les déviations matérialistes de l'Occident. Dans nos meetings du parti socialiste du Sénégal, nous commentons souvent par prières ensemble, musulmans et chrétiens. Marx a écrit, en son temps, que le fanatisme n'était pas nécessaire à son système.

« Quelles sont les transformations économiques les plus impor-

antes qui ont eu lieu en Afrique au cours des vingt dernières années ? »

« La transformation économique la plus importante a été, dans plusieurs Etats, l'élaboration de l'appelation « d'un plan de développement économique et social ».

« La deuxième transformation est que, dans quelques Etats, on a donné la priorité au secteur rural, où l'on a introduit les techniques culturelles modernes : engrais, fongicides, semailles sélectionnées, charmes à versoir.

« Malheureusement, très souvent, ces efforts n'ont pas eu de résultats probants parce que, dans environ la moitié des Etats africains, les efforts ont continué de progresser. Pour prendre l'exemple des pays soudanais, en vingt années d'indépendance, ils ont eu dix ans de sécheresse.

Place aux jeunes

« Croyez-vous que les Etats africains soient, tôt ou tard, fatalement voués à la dictature ? »

« Je ne le crois pas, et les faits le prouvent. Actuellement, les Etats groupés dans l'Organisation de l'unité africaine sont partagés en trois groupes à peu près d'égale importance. Ceux qui se réclament du marxisme-léninisme représentent un tiers ; ceux qui se réclament du socialisme démocratique, un autre tiers ; le dernier tiers groupe les Etats libéraux et quelques dictatures.

« Un autre fait significatif, c'est le colloque sur les voies africaines du socialisme et du libéralisme avancé, tenu à Tunis du 1^{er} au 7 juillet 1975. C'est, ensuite, le congrès constitutif de l'Internationale socialiste, tenu dans la même ville du 26 au 28 février 1981. Un mois après, le président Bourguiba décidait, publiquement, d'insister, en Tunisie, un régime multipartite, lançant,

ainsi, la dynamique de la démocratie en Afrique.

« Est-ce parce que vous croyez au risque de certaines apocalypses successives que vous avez renoncé volontairement au pouvoir ? Et que vous conseilleriez à certains dirigeants africains d'y renoncer à leur tour ? »

« En doutant ma démission de mes fonctions de président de la République du Sénégal, le 31 décembre 1980, je n'ai voulu donner de leçon à personne. J'ai voulu, simplement, me placer dans le contexte sénégalais. Le cas du Sénégal, en Afrique noire, est unique. En effet, notre premier représentant au Parlement français date de 1802. C'était au conseil des Cinq Cents. Depuis, il y a eu toujours deux ou trois partis au Sénégal. Comme vous le savez, mon successeur, le président Abdou Diouf, qui est un homme consciencieux, compétent et travailleur, a fait un pas en avant en organisant un multipartisme sans limite. Je l'ai dit dans mon message à la nation, j'ai pris une demi-retraite parce que j'étais tombé par hasard dans la politique et que, ayant mené le Sénégal à l'indépendance, en 1960, j'ai considéré ma mission comme achevée. D'autre part, à soixante-quatorze ans, la sagesse commande de laisser la place aux plus jeunes, qui perçoivent mieux les changements à réaliser.

« Les tensions politiques internes vous semblent-elles à la fois plus nombreuses et plus graves en Afrique que dans le reste du monde ? »

« C'est une question d'ethnologie - je ne dis pas d'anthropologie. Les ethnocratologues placent tous les Africains dans l'ethnotype du « fluctuant ». Ce tempérament intensifie les tensions politiques, qui, trop souvent, à l'intérieur d'une nation, opposent les races et les ethnies.

(Lire la suite page XI.)

(1) Hospitalité.

سكنا من الامل

HISTOIRE

Réhabilitation de la justice de l'Ancien Régime

La justice criminelle sous l'Ancien Régime a souvent été décrite comme sommaire et implacable. En réalité, elle était beaucoup plus clémentine et soucieuse des droits de l'individu qu'on ne l'a prétendu.

LOUIS-BERNARD MÉR

DEPUIS plus d'un siècle, les historiens de tous bords (1) nous dépeignent en détail la justice criminelle sous l'Ancien Régime comme étant sans nuance ni complaisance : inquisitoriale, secrète, implacable.

Un simple soupçon, et tout est consommé. Le reste n'étant plus qu'affaire de routine pour un instructeur d'expérience, habile à doser la ruse et la force, à parer de faux semblants et de chausse-trappes les chemins sinueux de l'inquisition, à parvenir, d'interrogatoires capiteux en tourments inouïs, jusqu'à l'aveu par lequel une victime désignée se convince, s'accuse et sollicite sa condamnation. Il n'y aura plus qu'à célébrer le supplice où la violence se déchaîne et en même temps se règle ; où la peine s'imprime dans le corps et dans la chair ; où le symbolisme des rites dévoile la splendeur formidable du pouvoir. Un agencement ingénieux, en somme, qui vous familiarise à la demande la vérité vaine, puis la matérialise par la corde, le bâillon ou la roue.

La confrontation avec les documents bruts que transmettent les archives ouvre la possibilité de revivre, de jour en jour, parfois d'heure en heure, le cours de l'instance, tel qu'il s'est déroulé en chambre criminelle ou à l'audience. Nous avons entamé avec un certain nombre de collègues et d'étudiants le dépouillement d'un fonds criminel d'une grande richesse, celui du parlement de Bretagne et des juridictions en ressortissant (série B des archives d'Ille-et-Vilaine). Les informations recueillies dans les millions de liasses exhibées nous ont permis de saisir certains aspects de la répression et de la criminalité, mais jettent aussi quelque lumière sur les mentalités et les comportements en société.

Témoins

Nous présentons ici, parmi les premiers résultats obtenus, ceux qui touchent l'exercice de la justice criminelle. On les trouvera en contradiction flagrante avec ce qui peut être reconnu comme l'orthodoxie en ce domaine.

L'information, après s'être progressivement substituée, depuis le quatorzième siècle, aux procédures d'appel au surnaturel (ordalie et surtout duel judiciaire), constitue, au dix-huitième siècle, la phase initiale et déterminante du procès criminel. Définitivement soustraite aux sergents et notaires qui l'avaient parfois usurpée, elle est maintenant réservée à un juge royal ou seigneurial, « ancteur de notre juge d'instruction. A lui de surseoir les écrits, s'il en dispose ; de recourir, si besoin est, à des experts ; et surtout d'entendre les témoins, dont dépendra, la plupart du temps, l'issue du procès. Témoins sincères ? Ou manipulés, comme le prétend déjà le Bordelais Dupuy ?

Ce qui frappe, d'abord, c'est le rythme et le ton du discours, extrêmement diversifiés, la personnalisation poussée des dépositions, le naturel et le laisser-aller, le dévouement, la verve des propos rapportés ou surgissant locutions inconnues et inconnues de l'instructeur (transcrites avec la mention « termes du témoin ») ; incongruités, trivialités et grossièretés ; considérations obscures

et sans rapport avec la cause instruite. Nos témoins hésitent, vacillent, divergent, se répètent, tournent autour des faits, se racontent au lieu de dire ce qu'ils savent de l'affaire, dans un mouvement qui respire la spontanéité de la vie, non la leçon apprise et récitée (2).

Des pressions judiciaires sont-elles parfois exercées sur le témoin ? Nous en avons la preuve par les procédures où elles sont poursuivies et comprenons en même temps la raison de leur faible fréquence : la rigueur avec laquelle le Parlement s'abstenait pas à traiter ce genre d'excès de zèle. Des tentatives de subornation ou d'intimidation transparaissent également à travers quelques dépositions (où elles sont dénoncées) et procès pour faux témoignage. Elles étaient, la plupart du temps, vouées à l'échec, se heurtant à un obstacle quasi insurmontable : l'ample couverture du champ testimonial qu'assurait — dans les cas graves — le recours au « monitoire » ou au « rétrogre » (3). Corrompus des dizaines (voire des centaines) de témoins ressemble à une gageure, dont la réussite eût exigé une véritable répartition et répétition préalable des rôles. S'il arrive enfin qu'on relève entre les déclarations des contradictions, elles tombent en général être attribuées à l'erreur plutôt qu'à la malveillance, et se révèlent si souvent favorables à la défense qu'un juge partial eût choisi de les passer sous silence ou, tout au moins, de les déformer. Elles provoquent, en effet, un changement d'orientation de l'enquête qui bifurque sur une autre piste ou plus souvent s'efface et tourne court.

Large liberté d'expression laissée aux témoins ? Asses grande objectivité de juges instruisant à charge et à décharge ? Cette conclusion s'accorde avec une approche statistique portant sur un échantillonnage important de procès et d'où ressort un taux d'informations fautes sans suite supérieur à 50 %. Plus d'un procès sur deux était abandonné. Étrange preuve d'acharnement, on en conviendrait. A moins d'attribuer à la négligence ou à l'inertie judiciaire ces renoncements qu'explique le plus souvent la nature même de notre ancien système probatoire.

La défense

A chaque procédure sa défense. Pour qui pense aux joutes oratoires des assises, l'éloquence d'un avocat représentait l'aboutissement d'un procès. Mais qui eût été sans valeur dans un système où tout reposait sur la lente et patiente pesée des preuves. Ce système comportait des moyens de défense spécifiques qui, pour être différents des nôtres, étaient loin d'être démunis d'efficacité.

Ainsi la présentation d'une défense écrite, établie grâce aux bons offices d'un prêtre, auquel la justice autorisait de recourir, bravaient la prohibition portée par la grande ordonnance de 1670. Faveur réservée à la fortune ? La générosité du siècle infirme cette conclusion. Les mémoires et requêtes les plus élégamment rédigés, les plus savamment ordonnés et argumentés (en fait et en droit) sont, le plus souvent, remis par des inculpés dépourvus de ressources.

Quant à l'interrogatoire,

« moyen puissant pour obtenir l'aveu » selon Esmein, ne se transforme-t-il pas souvent — paradoxe — en un très bon moyen de gagner l'acquiescement ? Un examen serré des procès-verbaux révèle — dans plus de 80 % des cas — un interrogatoire de routine, où l'enquêteur se contente de traduire, en une succession de questions claires et directes, les éléments fournis par l'information : « L'accusé a-t-il volé cet ? pris cela ? est présent à ce vol de miel ? ou de franc ? suivi un particulier pour se jeter sur lui ? » A cette litanie d'interrogatoires, rien d'étonnant que l'accusé réponde par autant de dénégations. Dans moins de 20 % des cas transparaissent des préoccupations stratégiques. L'instructeur témoigne d'un certain sens tactique, pose les questions dans un ordre calculé, de façon plus habile et indirecte, cherche à masquer ce qui est important derrière des demandes apparemment anodines, pour acculer l'accusé à la

contradiction. Sans grand succès, bien souvent. Pas plus que nous, il ne découvre, en face de lui, cette victime exploitable tant de fois dépeinte, prestée, murée dans les quelques mots de son pauvre langage. Mais un accusé qui se défend avec vigueur, lutte pied à pied, imagine sa propre stratégie, usant tantôt de la dénégation systématique, tantôt, plus subtilement, de l'esquive, de la persuasion, de la diversion ; qui sait débusquer le piège tendu, apporter des explications plausibles à des paroles ou gestes compromettants ; qu'on entend répondre à l'interrogatoire avec une désinvolture et une insolence éblouissantes ; ainsi cette jeune femme, impliquée dans une affaire de subornation doublée d'inceste : « A qui est l'enfant ? A moi depuis huit jours... Qui en est le père ? Je ne le connais pas et j'ai pris un jour par un particulier ayant perçu et habit de la même couleur que le vôtre... Qui vous accouche ? Il faut le demander à mon enfant... A-t-il été baptisé ? Ce n'est pas votre affaire. Je suis maîtresse de moi et de mon corps. Si j'ai fait un enfant, je veux le nourrir, si mieux vous n'aimez le faire nourrir vous-même ! » Et comme le seigneurial insiste : « Allez vous vous faire... » (Perrine, Regaires du chapeau 4B 4902-4).

Un taux général d'aveux, établi à partir de plusieurs séries chronologiques (années 1750-1780), qui s'étage de 18 à 22 % confirme cette sorte de faillite de l'interrogatoire. Nous citerons trois autres moyens de défense : les « reproches » présentés par l'accusé, en vue de faire écarter la déposition d'un témoin qui lui serait hostile ; la contestation opposée par l'inculpé au déposit, lorsqu'il lui est contraire ; la production, souvent décisive, de faits justifi-

tifs, d'un alibi par exemple, que le loi retardait jusqu'à la fin du procès, mais que la pratique admet en cours d'instance.

La question

Mais la torture ? Ne demeurerait-elle pas le moyen ultime et décisif de venir à bout d'un accusé peu coopératif ?

Rappelons qu'il existait encore au dix-huitième siècle deux sortes de tortures ou questions : la question « préalable » et la question « préparatoire ». Destinée à obtenir révélation de complices éventuels, la question préalable — si détestable qu'elle fut — ne pouvait en rien changer le sort de l'accusé, déjà convaincu et condamné à la peine capitale. Seule la question préparatoire (abolie par une déclaration royale d'août 1780) infligée à un accusé dont la culpabilité n'était pas pleinement établie pouvait, valant preuve contre lui, justifier en droit sa condamnation.

Des séries complètes d'arrêts de Tournelle ont permis de dresser le bilan des questions préparatoires pour les trente années précédant l'abolition. De 1750 à 1780, onze questions préparatoires furent effectivement exécutées sous la forme des exemples souffrés. Dix patients opposèrent à l'approche du feu une résistance victorieuse. L'un d'eux, condamné à l'aveu, eut recours à la mort.

La question n'exerce donc en Bretagne — du moins après 1750 — aucune incidence réelle sur l'issue des procès criminels. Elle n'est plus qu'une odieuse et vaine survivance, dont l'admission exceptionnelle devrait être attribuée au respect excessif que le parlement gardait aux traditions et aux textes. Du moins en soumettait-il l'application à cer-

taines limites et l'administration à une relative retenue (que la résistance de l'accusé permet de supporter). Ce qui n'écroule ni ne justifie rien, mais pourrait inciter les censeurs d'aujourd'hui à plus d'indulgence envers des hommes qui, contraints d'appliquer la loi inhumaine, cherchaient du moins à en adoucir la rigueur. La vertu ne perd rien à s'exprimer avec mesure. Même en un siècle qui aura déployé tant d'éloquence à fléchir la torture ; et plus d'ingéniosité encore à en affiner les techniques.

Erreurs judiciaires

Les erreurs judiciaires du dix-huitième siècle haudent encore les mémoires, ainsi que l'ardente générosité de ceux qui les combattent. Ce temps ne fut pas seul à en connaître. A quel époque qu'on se place, le problème de l'erreur judiciaire se pose, hélas ! en termes de fréquence, non d'existence.

Notre ancien procès était dominé par un système probatoire original, aujourd'hui dénommé « système des preuves légales ». Nos contemporains en ont retenu les sacralités que les philosophes lui avaient prodiguées. En voulant ignorer la protection intempérante qu'il offrait à la déformation, en imposant à l'accusation la réunion de preuves qualifiées et quantifiées ; deux témoignages concordants, que pouvait toujours remplacer l'aveu (conforté par des indices suffisants).

La difficulté est de savoir si les magistrats ne cherchaient pas préalablement à s'affranchir, pour leur commodité, de ces exigences probatoires. L'on voit effectivement, surtout après 1750, certaines juridictions inférieures fonder leur condamnation sur des soupçons qu'elles qualifient de « vêtements » ou sur des indices qu'elles estiment « évidents, manifestes et concordants » ; ou ce qu'on appellera plus tard l'intime conviction.

Ce glissement vers l'intime conviction eût compromis gravement le sort de l'accusé si le dernier mot n'était resté au parlement ; qui, exerçant, en appel, un contrôle systématique sur les condamnations lourdes, ne manquait pas de rappeler les juges au respect de la règle (des deux témoignages), en censurant les jugements qui y portaient atteinte. Seul pour les crimes occultes, comme l'empoisonnement et l'assassinat, où pratique et documents avaient depuis longtemps écarté cette règle comme une condition impossible à remplir. Et aussi lorsque un doute légitime lui semblait planer sur la sincérité de témoignages défavorables à l'accusé.

La rigueur de ce contrôle ressort de quelques chiffres. Pour la décennie 1750-1760, le taux d'acquiescements, qui dépassait 13 % en première instance, franchit les 28 % après appel ; les 39 %, pour 1760-1770 ; les 41 % pour 1770-1779, presque un acquiescement pour une condamnation. Au total, cette procédure comportait moins de risques d'erreur judiciaire que celle d'aujourd'hui. Elle laissait plus de liberté d'appréciation que nos jurés d'assises (étant entendu que la condamnation, si elle tombait, était en général plus rigoureuse que de nos jours).

Une telle conclusion — qui semble dénier le vraisemblable — surgit de nos pièces et dossiers comme une évidence.

Jurés anglais

« Heureux peuple, qui avait su se protéger de cette terrible contagion... » Ainsi Esmein célèbre-t-il la félicité du peuple anglais, pour avoir su se garder de la procédure inquisitoriale qui sévissait sur le continent. A lire les travaux récents et fortement documentés de spécialistes britanniques (4), le sort de l'accusé anglais n'apparaît pas aussi enviable que le pensait l'historien français.

Les jurés du « petit jury » (jury de jugement), pressés de



MORGAN

à Apo

Cal

« A lire d'urgence !
Nouvelles idées sur
la justice passionnée,
accessible à tous.
Essai critique »

« A lire d'urgence !
Nouvelles idées sur
la justice passionnée,
accessible à tous.
Essai critique »

« A lire d'urgence !
Nouvelles idées sur
la justice passionnée,
accessible à tous.
Essai critique »

rentrer chez eux vaquer à leurs occupations, expédient les affaires (ce bien souvent, du même coup, les accusés à la potence) à une cadence effarante : jusqu'à quinze, parfois vingt par jour. Des procès capitaux étaient ainsi réglés en moins d'une heure : les délibérations se prolongeaient après souper, jusque tard dans la nuit, au milieu de l'ivresse, de la somnolence et du bruit. Le juge-arbitre se faisait impérieux, en profitant pour désarçonner l'accusé, par des remarques perfides ou sarcastiques, le réduire au silence et peser de tout son poids sur la décision du jury.

Ajoutons que la liberté était donnée en prime au criminel désoberé et qu'une valeur décisive était reconnue aux témoignages par ouï-dire et aux témoignages de moralité : « Malheur à qui n'avait pas de témoins favorables, encore plus à qui ne pouvait produire de témoins du tout », lisons-nous dans la très remarquable étude du Dr J.M. Beattie sur le Crime et les Tribunaux dans le Surrey.

En fin des classes, pas un d'entre nous qui ait retrouvé ce procès en forme d'holocaste partout dénoncé, qui ait reconnu ces magistrats indigènes, ignorants, incapables, cupides, insensibles, partials. Les archives nous tromperaient-elles ? Peut-être, sans laisser de traces, faire Forger ou fausser des milliers de pièces ?

Nous avons ainsi vu réapparaître, dans un tableau noir à l'excès, les nuances d'origine, la grille des demi-teintes, l'indécision d'un certain clair-obscur. Sans vouloir attribuer à cette correction une portée absolument générale, nous pensons qu'elle garde une certaine valeur au-delà des frontières de notre province. La Bretagne aurait-elle figuré comme le seul havre de tolé-

rance, dans une France livrée par ailleurs à l'oppression judiciaire ?

Tels qu'ils sont, ces résultats — encore partiels — nous invitent, en tout cas, à refuser certaines évidences : au premier rang desquelles figure celle de la lune des classes. Non, la répression ne traduit pas, au dix-huitième siècle, la venue en force de l'ordre bourgeois, car nos officiers n'avaient que faire de voler au secours de valeurs et d'indéfinis qui n'étaient pas les leurs. N'ayant rien à voir avec les bourgeois de la révolution industrielle, qui viendront plus tard, beaucoup plus tard.

Quant à ce « fossé d'incommunicabilité » qui séparerait le juge de l'accusé, paralysant toute défense, il s'est creusé surtout dans l'immigration de nos contemporains. Notre accusé sait comprendre, se faire comprendre, et se défendre.

(1) Adolphe Eliazer, *Histoire de la procédure criminelle en France et spécialement de la procédure inquisitoire depuis le dix-huitième siècle jusqu'à nos jours*, 1882, Michel Foucault, Surveillant et punir, *Naissance de la prison*, 1975.

(2) Maryvonne Leroy, *Épique et l'Instruction criminelle en dix-huitième siècle d'après les archives du parlement de Bretagne. Pratiques, rituels et pratiques judiciaires. Thèse de droit en préparation*.

(3) Autorité par le juge, accordé par l'officiel, le « monnaie » prend la forme d'un avertissement publié par le ouï-dire, à la messe du dimanche, et épinglé aux parois du tribunal, en regardant les procès-verbaux de la séance. S'il restait sans résultat, le monnaie pourrait être révisé par « réimpression », qui pénétrerait, en cas de refus, l'aggravation des sanctions sociétales encourues.

(4) Voir spécialement, dans *Crime in England 1550-1800*, edited by J.S. Cockburn 1977 (J.R. Bates, *Criminal Courts and Procedure in Chancery 1550-1800* (1, 1-46) ; J.M. Beattie) *Crime and the Courts in Surrey 1736-1733* (p. 154-160).

REDÉCOUVERTE

Les nouveaux lecteurs d'Ernst Jünger

Longtemps considéré avec suspicion pour son esthétisme « préfaciste » et élitiste, Ernst Jünger est redécouvert par les animateurs de la contre-culture berlinoise.

JACQUES LE RIDER

ERNST Jünger vient de publier son Journal intime des années 1965 à 1980 : deux importants volumes qui font suite au Journal de guerre et d'après guerre.

En 1965, Ernst Jünger vit sa soixante-dixième année. Il commence le 30 mars le volume de son nouveau Journal par ces mots : « L'âge biblique est obtenu — de quel étonnement pour un homme qui dans sa jeunesse avait espéré ne jamais vivre au-delà de sa trentième année. Peu avant mon vingt-troisième anniversaire, en mars 1918, j'étais prêt à conclure un pacte avec le diable : « Donne-moi trente ans, trente pour de bon, et après, point final ! »

A aucun moment des quinze ans qu'accompagne ce Journal, Ernst Jünger ne se penche explicitement sur son passé. Il enregistre avec un souverain mépris les outrances calom-

nieuses de ses ennemis. Fritz von Uhrrig procure dans son pamphlet *Un capitaine Jünger qui porte la décoration Pour le mérite*, se soûle avec Hitler et les autres maîtres du Führer, il collectionne aussi les insectes dont il s'amuse à brûler les ailes avec le bout de son cigare.

Une seule fois, le 29 mai 1977, Jünger fait le point sur cette question d'actualité élitiste : « Les Allemands ont tout un tas de peintures brunes dont ils s'éclaboussent mutuellement... Hitler m'a conservé sa sympathie et cela m'a sauvé la vie plus tard. En tout cas, ce n'est pas moi qui l'ai couronné, mais bien le contraire. Il avait même prévu pour moi un siège au Reichstag. Pourquoi ne suis-je pas devenu la figure de proue du régime ? Cela s'explique par mon attitude. J'ai échangé des lettres avec Hitler, et il n'y a pas là de secret. On trouve des cas analogues dans ma correspondance. Ces jours-ci, j'ai remarqué cordialement le chancelier Schmidt pour les filiations qu'il m'adressait. Voilà qui pourrait un jour passer pour un crime pour de petits esprits déshérités de questionnaires » (1).

Jünger parle très peu aussi du présent, sinon pour dénoncer parfois la décadence et le matérialisme de notre époque. En 1966, quand il apprend la désignation de Konrad Georg Kiesinger comme chancelier, il se réjouit, mais ajoute aussitôt : « Au fait, pourquoi cela m'occupe-t-il ? » En avril 1968, on lui parle de l'attentat commis contre Rudi Dutschke. Mais il n'a pas vu le sens de la révolte étudiante.

L'aventurier de jadis n'a rien perdu de son goût des voyages. Son Journal nous transporte en Extrême-Orient, à Rome, en Islande, en Afrique, en Sardaigne et ailleurs encore. Il cite non sans ironie une lettre de son ami philosophe : « Martin Heidegger, qui s'oppose à l'oppression des Vieux Chinois en ce moment, m'écrit qu'il veut mieux rester dans sa chambre et même éviter de regarder par sa fenêtre. Il joint un poème de Lotte. » Jünger répond : « Pourrais-je changer mon tempérament si je restais chez moi ? Je serais aussitôt tenté d'entreprendre un voyage vers donc trouver la quintessence intellectuelle tandis que l'espace bouge. »

Herbier

Mais qu'il reste dans son jardin de Souabe ou arrive à Singapour, il poursuit la même enquête. Chez lui, il herborise et suit avec amour les menus événements de la vie des animaux ; aux antipodes il va visiter les jardins des plantes. Une vieille passion, une coquetterie que cette étude curieuse qui transforme parfois le Journal en herbier et qui se réclame du grand maître en botanique littéraire : Goethe.

Ces descriptions minutieuses, constituent autant d'exercices d'observation et de style. Et, plus que jamais, Ernst Jünger éblouit par l'acuité et la plusté de son style. Mais cette minutie attention aux détails ne reste point

à la surface des choses. Elle cherche à pénétrer « à l'intérieur de la nature », à en saisir le sens et l'harmonie, à recréer l'osmose élémentaire de l'esprit et de la matière. Le réalisme magique de Jünger transforme l'image en révélation d'un sens profond du monde et de l'existence.

Au moment où Ernst Jünger paraît le plus étranger à notre époque et le plus fidèle à une entreprise littéraire commencent les Journées intimes des années 40, on s'aperçoit qu'il est de façon surprenante le plus actuel contemporain d'expériences menées bien loin de lui et plus près de nous. N'est-ce pas Peter Handke qui, dans le *Poids du monde* (2), cite Goethe : « Qu'on n'aille pas chercher derrière les phénomènes, ils sont eux-mêmes toute la théorie ».

Peter Handke, qui, dans ce Journal des années 1975-1977, s'efforce de vivre en bonne discipline de la perception et un désengagement idéologique. « Il y en avait de ces choses qui m'entraînaient ! Marx et Freud et le structuralisme : les voilà envolés, et rien ne doit plus oppresser quiconque si ce n'est le poids du monde. »

Ernst Jünger est resté le même, mais, autour de lui, beaucoup de choses ont changé. Dans les années 60, on n'osait guère parler de lui en Allemagne, sinon pour honnir l'esthétique « préfaciste » et élitiste. Durant ces derniers dix ans, la passion a semblé outre-Rhin le ceder à l'indifférence, presque à l'oubli. La gloire de Jünger a fait un surprenant détour par la France. Pourtant, on s'apercevra peut-être que l'ère de la « nouvelle subjectivité » représentée par un Peter Handke réconcilie sans le vouloir l'égoïsme contemplatif d'Ernst Jünger.

A des années lumière

Il n'appartient pas à notre monde, et il s'en défend, le « rebelle » qui a choisi depuis la guerre « le recours aux forêts ». Il résume en janvier 1966 sa ligne de conduite : « Dans un monde obscurci se crée un microcosme, une cellule où l'on puisse encore respirer. » Et il résume : « L'opinion insensée selon laquelle il faudrait défendre la

- (1) Traduction partiellement résumée.
(2) Olfenmatt, 1980.
(3) *Erfahrungswissen*, Cologne 1980.

Léopold Senghor

(Suite de la page IX.)

« La raison la plus grave de ces tensions est que, dans trop d'États, il n'y a pas encore de sentiment national. C'est ce qui fait le malheur du Tchad... et de bien d'autres États africains.

« Que pensez-vous de la place de l'Afrique dans le concert des nations ? »

« A ce niveau, l'Afrique ne se défend pas trop mal. C'est le seul continent dont tous les États, à une exception près, se retrouvent dans une organisation continentale, qui est l'O.U.A. D'autre part, à l'ONU et dans ses organismes spécialisés, les États de l'O.U.A., très souvent, se mettent d'accord pour exprimer une volonté claire, comme sur le problème de la Namibie.

« Promoteur de la Fédération du Mali, vous avez été un des zélateurs de l'unité africaine. Que pensez-vous des amitiés reconstituées par le panafricanisme ? »

« Bien sûr, nous sommes encore loin d'avoir réalisé l'unité africaine. Il n'empêche que nous sommes sur la bonne voie. J'ai présidé, l'an dernier, la conférence extraordinaire des chefs d'État et de gouvernement de l'Organisation de l'O.U.A., à Lagos. C'est au cours de cette conférence que nous avons voté le Plan de Lagos : un plan de développement économique tourné vers l'horizon de l'an 2000, et qui

démocratie. A mille contre un, on a d'autres soucis ».

Il vit à des années lumière de nous, le naturaliste qui avoue qu'« un rayon de miel l'impres- sionne », et prédit « le suicide collectif si se relâche la résistance au progrès ». Mais voilà qu'une autre renommée nous surprend dans son Journal. Dans l'été 1966, Jünger passe par Nice. Il remarque un groupe de jeunes gens « aux cheveux longs » et commente : « Peut-être représentatifs de la résistance à l'avant-garde de la science au monde technique et à ses valeurs ; ils ne sont ni des révolutionnaires, ni des contre-révolutionnaires, mais ils agissent par leur inertie. »

L'ethnologue allemand *Der Spiegel* a récemment donné un développement à cette rencontre en confiant le compte rendu de ce nouveau Journal d'Ernst Jünger à Michael Rutschky, connu pour son livre sur le mouvement étudiant de 1968 (3). « Nos écoliers deviennent-ils redécouvrir Jünger ? », se demande Rutschky, et il observe qu'un livre comme *Erasmus* trouve de nombreux lecteurs dans le mouvement alternatif. « Une revue de la « contre-culture » berlinoise a même publié un extrait des Journées Intimes de Jünger. »

Michael Rutschky s'alarme de ce phénomène : « Que représentent ces nouveaux lecteurs d'Ernst Jünger ? Une régression, la négation des acquis toujours fragiles de notre travail d'émancipation et de travail politique ? Nous sommes des nouveaux « conservateurs qui restent révolutionnaires », proclament certains groupes négatifs gauchistes. »

La production littéraire et la culture politique allemandes ont-elles en régression ? Ou bien Ernst Jünger qui, après avoir vécu depuis un demi-siècle en marge de son temps, s'avère prophétique d'une nouvelle modernité ? Résumons pour l'instant la réponse. Mais risquons une pronostic : après sa très longue période de purgatoire, Ernst Jünger pourrait bientôt connaître sa reconnaissance en Allemagne.

« Ernst Jünger, *Stilbig verweilt, Tagebücher 1965-1980*, éditions Klett-Cotta, Stuttgart, 2 volumes, 1 044 pages, 60 DM. Le Journal des années précédentes a été publié en français par les éditions Christian Bourgois ; Jünger *Journal* (1918-1940) ; *Journal* *Journal* (1941-1945) ; *Journal* *Journal* (1946-1948), traduits par Henri Pélissier.

Hier à Apostrophes!
autrement
Californie

Unique. A lire d'urgence!
Nouvel Economiste
Du punch à revendre. Tout y est!
Nouvelles littéraires
Lecture passionnante,
impossible à résumer.
Canard enchaîné

Rêve et cauchemar...
Ici s'inventent
les vingt prochaines années

Au-delà des stéréotypes, riche, vivant, indispensable.
Les Échos
Une enquête qui vaut tout un voyage.
Marie-France

280 pages - 49F
Demandez-le
à votre librairie!
diffusion Le Seuil

autrement 73 rue de Turbigo 75003 Paris

سكزا من الاميل

حکذا من الاجل

VILLÉE D'ARMES

Les éditeurs misent sur la vidéo

Le mariage de l'édition et de l'audiovisuel est annoncé. Les fiançailles ne devraient pas être exagérément longues.

JEAN-FRANÇOIS LACAN

VERRA-T-ON un jour les vidéocassettes voisiner sur les rayonnages des librairies avec la collection de « La Pléiade » ou accompagner sur les présentoirs les livres de poche ? La question purement théorique il y a encore quelques mois — semble aujourd'hui à l'ordre du jour. Yves Sabourat, vice-président directeur général d'Hachette, déclarait lors du récent Salon du livre : « Non seulement je suis convaincu que l'audiovisuel, loin de condamner le livre, peut lui apporter de nouveaux développements, mais c'est peut-être le livre qui viendra au secours de l'audiovisuel ».

La présence de nombreux éditeurs aux dernières manifestations audiovisuelles, de récents accords et quelques propos parus ici et là, tout semble indiquer que l'édition française s'apprête à conjuguer allègrement Mac-Luhan avec Gutenberg. La rentrée de septembre pourrait bien marquer les premiers pas de l'édition vidéo.

L'ensemble de ces grandes manœuvres baigne encore dans le secret et reste couvert par un discours officiel qui ne dément pas d'un soupçon le principe. On évoque l'écroissance du marché français du magnétoscope (300 000 appareils), les aléas de la conjoncture économique et, surtout, les échecs passés.

Il est vrai que l'âge d'or électronique promis à l'édition tarde à se manifester et que les dix dernières années apparaissent plutôt comme une suite d'expériences catastrophiques.

Néanmoins, le constat des années 80 force les éditeurs à sortir brutalement d'une réserve bien compréhensible. Le magnétoscope grand public existe et se vend ; les distributeurs de films sur vidéocassettes se multiplient et le marché du porno ne fait plus l'essentiel des ventes ; le vidéo, véritable support de l'édition audiovisuelle par sa simplicité de duplication, est déjà commercialisé aux États-Unis.

Et puis, surtout, au-delà des frontières françaises, les choses s'accroissent. Aux États-Unis, en Grande-Bretagne, producteurs et éditeurs signent des accords autour des futurs catalogues de vidéodisques. En Allemagne, le puissant groupe de presse Springer vient de s'allier avec le japonais Sony. En Italie même, les grands groupes d'édition contiennent la fièvre des télévisions privées.

Marquer son territoire

En France, le monopole de la radio-télévision et l'absence de toute industrie audiovisuelle ont maintenu jusqu'à présent l'édition à l'écart de cette course aux nouveaux médias. Mais le monopole vaillait : la future loi-cadre sur l'audiovisuel et le développement inévitable de la télévision, liée au satellite, dégage l'horizon. Les mutations du marché international ont éveillé l'intérêt des éditeurs les plus attentifs. L'opération Matra-Hachette a achevé de convaincre les plus réticents.

Ainsi, chacun se lance à l'eau, plus ou moins empiriquement, pour marquer son territoire. On cherche des partenaires, on prépare des catalogues, on teste des produits. Dargaud annonce pour la rentrée la sortie de *Lucky Luke* et d'*Artix* en vidéocassette ;

Dupuis pourrait tirer la même chose avec les *Schtroumpfs* qu'il vient de vendre en série télévisée aux États-Unis. Bayard s'esquisse à entreprendre le transfert sur support vidéo des *Belles histoires de Pomme d'Api* ; Casternan pourrait tenter l'édition vidéo de *Yakari*, en profitant de son passage à la télévision.

A travers le flux des politiques se dégage un premier constat : il s'agit de programmes destinés aux enfants. D'abord parce que c'est un secteur de l'édition française qui jouit d'une relative audience internationale, ce qui peut élargir considérablement le marché. Ensuite parce que l'enfant est le consommateur type de vidéocassette, le seul qui n'hésite pas à revoir sans cesse le même programme et en justifie donc l'achat à un prix assez élevé (entre 300 et 400 F).

Deuxième constat : à ce stade de développement du marché, télévision et cinéma sont des partenaires indispensables pour l'édition. Ils offrent à la fois le savoir-faire technique qui fait défaut aux éditeurs, une première rentabilisation du produit et sa nécessaire promotion. C'est le point d'appui essentiel des stratégies les plus audacieuses.

L'offensive Hachette

Le rachat d'Hachette par Matra a fait crier au loup. De toutes parts, on s'effraye de la constitution d'un géant de l'audiovisuel. Mais réunir un puissant groupe industriel et un empire de l'édition ne répond pas d'un coup tous les problèmes de l'édition audiovisuelle. Jean-Luc Lagardère, le P-D.G. du groupe, connaît bien le canal de télévision satellite de télévision directe mais doit, depuis certain engagement politique, reconsidérer sa stratégie. C'est sans doute pour cela qu'on préfère chez Hachette un effort de pénétration lente aux initiatives spectaculaires.

Ce détournement de la forme d'une opération originale : un catalogue d'émissions de télévision sur vidéocassette mis à la disposition du secteur éducatif et culturel. Une première sélection de quatre cents émissions classées et commentées sera publiée en septembre avec la collaboration de la Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente.

L'opération fonctionne comme une étude de marché mais en grandeur réelle. Enseignants et animateurs sont invités à utiliser les cassettes et à donner leur avis de consommateur : intérêt du programme, conditions d'utilisation, nécessité d'un montage ou de document d'accompagnement, intérêt pour d'autres séries, etc.

Pour Hachette, l'intérêt est évident : on teste la demande sans prendre les risques financiers d'une production originale. Une stratégie qui tire les leçons des échecs passés, comme le précise Michel Farinet, responsable de l'opération : « Le développement de l'édition vidéo ne peut se concevoir qu'à partir de réseaux de consommation institutionnelle. C'est le sort de tout nouveau produit culturel et, en France, le secteur éducatif est à la fois un prescripteur culturel essentiel et un marché considérable ».

Les chaînes de télévision, l'Institut national de l'audiovisuel,

Pathé-Cinéma, qui ont accepté de signer avec Hachette des conventions de diffusion (ainsi qu'un accord élargi à la production dans le cas de Pathé-Cinéma), voient dans cette première expérience un moyen de résoudre le délicat problème des droits d'auteur qui paralyse la diffusion du patrimoine télévisuel. De plus, l'image de marque du groupe Hachette leur fait oublier leurs réticences vis-à-vis de la rentabilité aléatoire d'une opération strictement culturelle. En contrepartie, les chaînes de télévision demandent à Hachette de co-produire des séries documentaires ou éducatives pour lesquelles les budgets de production sont de plus en plus faibles. Une façon de préparer l'avenir.

La Ligue de l'enseignement, troisième partenaire, apporte son réseau de 44 000 associations dont 9 000 ciné-clubs qui constitue un instrument de diffusion fort convoité. En encadrant l'opération, elle espère dépasser le vieux antagonisme entre l'école et la télévision. En cessant d'être l'adversaire des médias pour devenir leur partenaire, le secteur éducatif pourrait peser de tout

son poids sur l'avenir de la production audiovisuelle, considérée comme un nouveau champ de l'économie sociale.

La réponse de Gallimard

La création d'Edivisuel, société filiale de Gaumont et Gallimard, constitue certainement la première réponse d'envergure à la fusion Matra-Hachette. Daniel Toscan du Plantier, directeur de Gaumont, s'est si souvent expliqué sur ses objectifs que cette initiative n'est pas à proprement parler une surprise. Pour lui, le cinéma demeure le pôle productif essentiel des futures industries audiovisuelles. L'environnement technologique ne fournissant que de nouveaux supports à son expansion. Dans cette perspective, Gaumont rassemble ses rapports avec la télévision, rejette la vidéocassette, outil de piratage, opte résolument pour le vidéo et trouve dans l'édition les moyens d'alimenter sa politique de création tous azimuts. Après avoir « avalé » l'éditeur Ramsay, Toscan du Plantier s'apprête donc à fonder prestigieux de la « vieille dame de

l'édition française » et à son capital d'auteurs.

Mais la proximité du directeur de Gaumont ne doit pas faire oublier que les alliances de la famille Gallimard échangent aussi une stratégie spécifique. De son long séjour aux États-Unis, Christian Gallimard a tiré la conviction que l'avenir de l'édition passait par l'informatique et l'audiovisuel. Une conviction déjà ancienne qui lui a permis de préparer en douceur la Librairie à cette mutation inéluctable, mais aussi de plier les nouvelles technologies à une politique générale au lieu de se laisser déterminer par elles.

Ainsi Gallimard possède aujourd'hui une des structures de traitement informatique les plus performantes en France, qui gère tout le fonds de la Librairie. Cette avancée technologique lui permet de proposer une alternative, en termes d'édition, à tous les réseaux télématiques, et à des coûts sans doute concurrentiels.

Dans le domaine audiovisuel, il fallait un partenaire et le choix de Gaumont n'est pas sans avantages. Il assure d'abord aux auteurs de la maison un nouveau débouché, ce qui, étant donné les tarifs pratiqués par la profession cinématographique, n'est pas

pour leur déplaire. Mais, surtout, Gaumont est un instrument de pression auprès de la télévision, qui reste très dépendante du cinéma pour nourrir sa programmation. Gallimard espère ainsi profiter de la renégociation du rapport de forces entre Gaumont et les chaînes pour imposer des co-productions ou des achats de programmes, seule façon de financer l'émergence d'une politique d'édition.

Sur cette politique elle-même, on reste chez Gallimard fort discret. On dit juste qu'elle tendra, respectant en cela l'image de marque de la maison, vers le « haut de gamme » culturel. Mais le mystère n'est pas difficile à percer si l'on tient compte de ce qui fait la force et la cohérence de la politique générale de Gallimard.

Ses auteurs d'abord : il est facile d'envisager une collection de vidéocassettes présentant chaque semaine et même interviews et extraits d'œuvres. On murmure même que les tournages vidéo ont commencé depuis longtemps sur ce thème qui pourrait être également une bonne série de télévision. Deuxième point fort de la maison : le secteur Jeunesse qui a connu ces dernières années une expansion remarquable. Là



encore, une collection comme « Folio Benjamin » peut être un excellent support de productions télévisées avec des retombées sur le marché de la vidéocassette. La politique de promotion des illustrateurs que mène très intelligemment Gallimard depuis quelques années peut également déboucher sur des séries destinées aux plus jeunes. Déjà, les albums « Yok-Yok » ont été adaptés pour la télévision et achetés par Antenne 2. Enfin, si l'on croise les ressources de la cinématique Gaumont avec celles des auteurs Gallimard, on peut imaginer toute une collection de produits passionnants sur le cinéma.

La politique de Gallimard ne craint pas l'ambition, la Librairie voudrait voir chacune de ses collections prestigieuses se doubler d'une collection vidéo, de « La Fédé » en format de poche. Son seul point faible dans la lutte incessante qui l'oppose, sur ce terrain aussi, à Hachette reste l'absence d'un réseau de diffusion. Mais, là encore, Gallimard pourrait prochainement créer la surprise.

Un outsider, Larousse

Chez Larousse, on prête aussi une grande attention au développement du marché et la vieille

maison centenaire prouve là toute sa vitalité. Comme le rappelle Jean-Claude Bertin, chargé de la politique audiovisuelle, cet intérêt n'est pas nouveau : « Larousse a été l'un des premiers à s'intéresser au vidéo-disque. On le retrouve aussi parti prenante de la télématique comme prestataire de service sur Teletel. Chaque fois qu'une technique nous paraît au point, nous faisons l'effort d'investissement ».

Les liens de la maison d'édition avec la télévision sont étroits. Après une première série de sept heures d'émissions avec TF 1 et Télécap en 1974, c'est, plus récemment, l'histoire de France en bandes dessinées coproduites avec FR 3. Invoquant les Jeux olympiques et de l'aviation de Costello sont des livres adaptés de séries télévisées. On traite actuellement une autre opération combinant série télévisée et publication sur la Chine.

Mais on est décidé chez Larousse à aller plus loin et pour cela il faut un partenaire. Des discussions sont en cours avec un grand groupe média dont on sait pour l'instant le nom. Le premier axe de cette collaboration se lie

secteur Jeunesse de Larousse qui sort en septembre quatre nouvelles collections d'ouvrages documentaires. Il s'agit d'étudier la compatibilité de ces livres avec des produits audiovisuels réalisés en animation. Le second axe concerne la production d'un magazine mensuel sur vidéocassette qui soutiendrait un périodique culturel de presse écrite lancé par Larousse en 1982.

En attendant ces échéances, Larousse se lance résolument dans la distribution de vidéocassettes pour tester la demande et les meilleures structures de commercialisation (location ou achat). Présent au dernier marché des programmes de télévision en avril à Cannes, l'éditeur constitue peu à peu son catalogue.

A terme, l'atout majeur de Larousse sur ce nouveau marché, c'est la conjonction de son formidable potentiel de documentation avec les ressources de stockage et accès direct offertes par le vidéo-disque. Quarante documentalistes travaillent quotidiennement à la mise à jour des 57 000 fiches d'information de la Grande Encyclopédie. On imagine déjà l'impact de sa version audiovisuelle, avec l'image de marque internationale Larousse en prime.

ECONOMIES

Maisons « solaires » à Cergy-Pontoise

L'utilisation de l'énergie solaire, pour le chauffage de l'habitat en région parisienne, ce n'est pas du rêve. Mais la réalité est bien modeste.

PIERRE COUDRE

L'E chauffage des habitations par l'énergie solaire n'a toujours pas fait ses preuves. En tout cas, en région parisienne. Excepté quelques réalisations individuelles — où, bien souvent, l'enthousiasme compense les degrés manquants — ainsi que chez des mœurs fortunés ignorant superbement toute notion de rentabilité, il ne reste que

l'exemple des programmes... à venir. Comme celui de la ville nouvelle de Melan-Senart, où l'on ne pourra juger du résultat qu'à la fin de l'hiver 1981-1982. Pourtant, dans une autre ville nouvelle, celle de Cergy-Pontoise (Val-d'Oise), une petite expérience a été menée. A Eragny, qui, le premier hiver de fonctionnement passé, semble être un succès. Elle a été tentée dans un programme de logement social afin d'« essayer les plaisirs ».

Un exercice auquel les promoteurs privés n'ont pas pour habitude de se livrer. Mais, Wagner sait de quoi il parle. Soucieux de vérifier le bon fonctionnement du système, il habite l'un des logements. Un autre est occupé par un médecin. Un troisième est vide d'habitants, mais truffé d'appareils de mesures. Le loyer, peu élevé, confirme qu'il s'agit bien de logement social. Ce qui impose des contraintes financières et économiques. Ainsi, malgré l'obligation d'une orientation au sud pour la verrière, et l'absence d'ouvertures au nord, il y a une trop grande déperdition, il faut pouvoir bâtir soixante à soixante-dix maisons à l'hectare. Autre conséquence, l'isolation est une trop grande déperdition, il faut pouvoir bâtir soixante à soixante-dix maisons à l'hectare. Autre conséquence, l'isolation est une trop grande déperdition, il faut pouvoir bâtir soixante à soixante-dix maisons à l'hectare.

Jardin d'hiver

Cette disposition est une première donnée importante pour le mode de chauffage, par effet de serre, retenu ici. Il faut, en effet, pour chauffer les 250 mètres carrés du logement, 30 mètres carrés de surface vitrée.

La verrière en double vitrage est construite en hauteur. Elle ferme un espace comparable à un balcon. C'est le capteur solaire. Les rayons lumineux heurtent ensuite un fond de couleur foncée. Ainsi piégés, ils produisent l'effet de serre, bien connu des jardiniers et autres amateurs de plantes exotiques. Cette partie, comprise entre la surface vitrée extérieure et le mur — percé d'une autre partie vitrée, donnant directement dans la salle de séjour, — c'est, en langage technique, l'« espace-tampon ». C'est aussi un élément important de confort puisque l'on peut y vivre l'hiver ou en demi-saison, y entretenir les fleurs ou plantes d'un mini-jardin d'hiver. Lorsque l'air y est chaud, une grille placée en haut de la serre lui permet, par circulation forcée, de se répandre dans l'appartement.

Deuxième élément du système, l'air se trouvant dans l'appartement a été préchauffé à son admission. En fait, il s'agit d'utiliser tout bêtement l'air qui impose la législation. On connaît le système : des grilles, aménagées généralement au-dessus des ouvertures, apportent de l'air neuf. Vicié, celui-ci s'évacue par d'autres grilles situées dans les plafonds de cuisine et de salle d'eau. Constatation élémentaire : l'air qui entre est froid, celui qui sort est chaud. Une chaleur perdue puisque elle retourne directement au dehors.

A Eragny, on contraint l'air chaud vicié à passer par les circuits compliqués d'une boîte métallique. Dans ces circulations, il côtoie, bien sûr, sans le rencontrer, l'air neuf. L'échange de chaleur ainsi obtenu est loin d'être négligeable : par une température extérieure de 4°C, l'air neuf était de 15°C à son arrivée dans l'appartement.

Troisième élément : le très classique radiateur à circulation d'eau, fournissant le chauffage de complément quand l'ardeur du soleil est insuffisante.

L'installation est commandée par un micro-processeur qui, informé par des sondes thermiques, déclenche le fonctionnement du chauffage traditionnel ou du cir-

cuit solaire. « Ce micro-processeur, précise Frédéric Wagner, du bureau d'études SCOBAT, thermicien et « père » du programme d'Eragny, c'est toute l'originalité de l'installation, c'est ce qui en fait l'efficacité. Car cette petite boîte-là prend tout en compte : la chaleur que dégage la cuisinière pour cuire les aliments, celle émanant de la douche ou de la baignoire et même la simple présence humaine. A partir de toutes ces informations, elle agit sur l'ensemble pour maintenir en permanence et pour qu'elle est programmée : 20 %. Cela donne un très grand confort ».

M. Wagner sait de quoi il parle. Soucieux de vérifier le bon fonctionnement du système, il habite l'un des logements. Un autre est occupé par un médecin. Un troisième est vide d'habitants, mais truffé d'appareils de mesures. Le loyer, peu élevé, confirme qu'il s'agit bien de logement social. Ce qui impose des contraintes financières et économiques. Ainsi, malgré l'obligation d'une orientation au sud pour la verrière, et l'absence d'ouvertures au nord, il y a une trop grande déperdition, il faut pouvoir bâtir soixante à soixante-dix maisons à l'hectare. Autre conséquence, l'isolation est une trop grande déperdition, il faut pouvoir bâtir soixante à soixante-dix maisons à l'hectare. Autre conséquence, l'isolation est une trop grande déperdition, il faut pouvoir bâtir soixante à soixante-dix maisons à l'hectare.

Ainsi, personne ne sait faire une verrière comme celle utilisée à Eragny qui, de ce fait, est constituée d'un assemblage d'industries de fenêtres traditionnelles (car il faut pouvoir ouvrir afin d'éviter que la serre ne devienne un four l'été). Résultat : une armature inutilement lourde et un déplacement important puisque le poids de revient est de 43 000 F (H.T.) alors qu'il n'aurait pas dû dépasser 30 000 F (T.T.C.).

10 % seulement...

Selon M. Wagner, le solaire, ce n'est que « la partie visible de l'iceberg », celle qui, par sa connotation écologique, retient l'attention. Mais, sous le capot du programme d'Eragny, les économies d'énergie réalisées sont dues d'abord à l'isolation des logements, ensuite à l'échange de chaleur entre air chaud et air neuf. L'utilisation du rayonnement solaire vient compléter ce dispositif et ne compte que pour 10 % dans les 45 % d'économies réalisées au total. « Je travaille à la conception d'une autre installation qui, devrait permettre, toujours pour la région parisienne, d'arriver à 70 %. Ce sera la maison de l'an 2000 car il me faudra bien vingt ans pour tout mettre au point. Mais cela reste très possible. Quant à passer de 70 % à 100 %... ».

Dans l'immédiat, l'ambition de M. Wagner est plus modeste. D'abord passer à la « deuxième génération » du programme actuel, baptisée « cascade solaire », en complétant l'autonomie des logements par la production d'eau chaude à l'aide de capteurs solaires. Puis, pour 1982, des ensembles où « le chauffage des maisons est obtenu par la distribution de l'air chaud provenant des serres individuelles » et de ventilateurs convecteurs dont les batteries eau chaude sont alimentées collectivement par des capteurs à eau, une cuve de stockage, une pompe à chaleur ». Lieux retenus : Combs-la-Ville (Seine-et-Marne) et Beynes (Yvelines).

Les promoteurs de ces opérations sont des sociétés d'I.L.M. qui prennent ainsi des risques mesurés (une partie seulement du programme est « solaire ») et progressifs : il n'y a que trois logements expérimentaux à Eragny, il y en aura vingt à Combs-la-Ville.

Tardi a publié une douzaine d'albums de bandes dessinées. Chez Castorini : Adèle et le Bébé, le Démon de la tour Eiffel, le Secret du foin, Monnaie en folie, Adieu Brindavone, le roi de la Place au Froid, les Indes (Tardi de France), et le Secret de la Bibliothèque. Chez Folio : Ramenez-moi le Fouquet (Tardi de France), le Vainqueur de la Guerre de France, le Démon des glaces. Chez Peppercorn : Mout, Mout, Mout, les Editions du Square. Chez Giffi (scénario Manchette). Enfin, aux éditions de la Plume (Tardi de France), une monographie (Tardi, par Thierry Grobstein) lui est consacrée chez Hergé.



GÉNÉALOGIE

Missives variées

PIERRE GALLERY

Une finale généalogique (qui, en fait, ne constitue qu'un premier pas, un précédent) des classes de seconde du lycée Dessaignes à Blois, une thèse de doctorat de troisième cycle, le récit anecdotique recouvert par une campagne de nos aïeux (Algérie, Crimée) montrent, dans leur extrême diversité, la grande ardeur déployée tous azimuts par les généalogistes.

Au sujet de l'entreprise «généalogie» des classes de seconde du lycée Dessaignes à Blois, tous les observateurs comme tous les participants l'ont qualifiée de réussie.

Tous ces jeunes ont travaillé comme des diables et je vous assure que c'était assez difficile de les dépatroter.

Une moitié environ s'est consacrée à l'alimentation de l'ordinateur, et les incombustibles onctueux dégrés par ledit appareil vont avoir l'honneur de concourir au Centre Beauport, avec les autres acquisitions obtenues au titre du PACTE par d'autres ordinateurs d'autres établissements scolaires de France, dans un propos scientifique.

Les autres ont présenté, d'une part une exposition fort complète, avec vieilles photos, cartes postales, actes notariés et d'état civil, et de l'autre part, ont très sérieusement approfondi les personnalités des aïeux retrouvés. Les tableaux d'ascendance rivalisaient par le contenu et la présentation.

L'histoire a donc grandement gagné à cette affaire, et la géographie également, car beaucoup ont figuré, à l'aide de cartes comparatives ou différentes époques, le cheminement des ancêtres, de forme en forme, sur le territoire du département.

Les gagnants ont été ceux qui ont fourni le plus de documents d'exposition, des dossiers complets et très fournis, avec tous les actes probants, et qui ont communiqué le plus d'âme à leurs résultats. (Mme Néron, Blois)

Colonisation et patronymes

Passant du coq à l'âne peut-être, mais restant néanmoins dans le domaine très large de la

généalogie, la lettre suivante présente les principes de formation des patronymes aux Antilles. Il s'agit, en fait, de quelques pages d'une thèse de doctorat (2).

L'immigration blanche à la Guadeloupe fut tout d'abord massive, puis insignifiante quoiqu'elle réelle. Elle apporte des patronymes du Centre-Ouest français. La traite des Noirs, amenés en grand nombre pour la culture de la canne à sucre, change alors le tableau : l'île cesse de faire partie des «Antilles blanches». Toutefois, les esclaves n'ont pas de nom et, affranchis, prennent celui de leur maître ou simplement un prénom.

La grande majorité des patronymes dans des années qui ont suivi l'émancipation. Les registres d'individualité ouverts dans les mairies permettent à chaque individu et à chaque famille de se doter d'un nom. Les employés attribuent à un grand nombre le prénom de la mère. Ainsi on rencontre nombre de personnes ayant pour patronyme Anne, Thérèse, Marguerite, Cécile, Elizabeth, etc. Les surnoms se tallent une belle place. Beaucoup expriment et moquent, malgré une certaine dans doute la persévérance, Coqueret insiste sur une malformation. Rarocok, Prencok appartiennent une note érotique.

L'histoire fournit un contingent appréciable de noms. Le roi de Sparte Agis, les familles caractéristiques des Barca, Ciceron, Léonidas se trouvent des descendants à la Guadeloupe. Il en fut de même de Manlius, Nerva, raulius, de Collor d'Herbois, Mirabeau, Jarnac.

La géographie permit de distinguer quelques familles : Boston, Brescia, Brindes, Samos, Japon, Dahomey, Delta, Nice, Chinon, devinrent des noms de famille. La littérature fut sollicitée, les auteurs Rousseau, Corneille, les héros Pongloss, Sancho Pança, Guillaume Tell, Rameau, Garn virent au secours des nouveaux citoyens. Enfin les employés eurent recours aux anagrammes. Paul donna Lupa, Régis-Siger, Marcel-Cémar, Mauton-Tauman, Bacchus-Succob, etc. Tous ces patronymes s'ajoutent à ceux qui avaient cours dans la colonie. Parmi ceux-ci certains ont une consonance bien française, et nous ne sommes pas toujours en mesure de préciser s'il s'agit de

Blancs, de Noirs ou de mulâtres. Ainsi Belin, Birot, Barnard, Biard, Dupont, Denisot, Deschamps, Desjardins, pour nous en tenir aux premiers lettres de l'alphabet. S'y ajoutent ceux de l'aristocratie : de Broglie, de Laciémendière, de Soyres, de Vipart, etc.

Le recours à l'immigration, dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, élargit la palette des patronymes. La note africaine, encore perceptible de nos jours, apparaît avec les Bouanga, Chigala, Kimbasa, Lipaka, Mabakala, Mabadika, Mayeka, Moanda, N'Zia, Masombo, Zamongo, etc. Les Indiens, beaucoup plus nombreux, se répartissent en deux groupes selon l'origine géographique et ethnique. Les Dindindins, populations noires du sud de l'Inde, majoritaires, s'appellent d'après Pin, Ramassamy, Narayanin, Périscarpin, etc. Les «Colcuttas», originaires du Nord, se nomment Baladine, Debilieux, Gaudou, Gaulabkan. Les Chinois, Japonais, Américains, conveys dans la colonie, laissent quant à eux une trace dérisoire.

Au vingtième siècle, l'Italie, l'Espagne poursuivent la diversification des patronymes. Nous y relevons des Dilligenti, Petrelluzzi, Sarkis, Dib, Koury. Parle du paysage urbain

guadeloupéen, cette communauté réduite s'est spécialisée dans le commerce.

Deux types de patronymes ont cours dans l'île. Le premier découle de la migration d'hommes libres (non esclaves) venus d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Le second régroupa la grande majorité des noms - ceux qui ont été attribués par des techniques variées du dix-septième au dix-neuvième siècle. Les uns comme les autres témoignent de l'ampleur du mouvement d'acculturation qui s'est produit aux Antilles. Les populations libres, quelle qu'en soit l'origine, gardent leurs patronymes ; ils subissent à des degrés divers l'acculturation dans d'autres domaines (langues, prémisses, religions). Les Noirs, aménés en esclavage, perdent quasiment tout (noms, prénoms, religions, langues) : seule la musique garde, malgré toutes les incertitudes, une certaine vitalité. (Raymond Boutin, Neuville-de-Poitou)

Marabouts

La troisième missive ici rapportée présente l'abandonnement solennel, vraie réussite dans une recherche sur la vie d'un ancêtre. Elle communique une langue lettrée datée de 10 janvier 1890 d'un fœtœur rural de la Lozère,

homme de troupe puis sergent au 9^e bataillon de chasseurs de 1848 à 1855. Quelle joie cela a dû représenter, pour le lecteur, que de le retrouver !

Ce modeste facteur narre ses campagnes d'Algérie et de Crimée avec la simplicité, presque la naïveté, du jeune appelé devenu peu à peu vétéran.

Mes débuts furent pénibles : nous étions à peine arrivés que les jeunes soldats étaient entraînés à des marches forcées et au tir.

Nous apprenions alors toutes les péripéties du départ pour Blida en janvier 1849 : Le bâtiment, le Naplœon, mes neuf jours pour faire un trajet de quarante-huit heures. Notre vaisseau échoua à l'île Mahon, en face des côtes d'Espagne. Là, j'ai vu une grande misère. La vermine nous dévora.

Mais les militaires n'y résident pas : A Bou Roumi, la compagnie recouvrait pour les colons tout ce qu'elle a incendié et détruit aux indigènes. Nous nous mettons sérieusement à piocher la terre et à élever un village de cabanes. Au printemps, la moitié du bataillon et les zouaves de Canrobert sont vers l'Isère pour faire payer la taille aux indigènes.

destruire : « Nous étions grésés lorsque, viciers (chasseurs), nous et nous, nous grimpâmes à l'assaut des marabouts. Nous brûlons les villages et les plantations : alors les Kabyles qui veulent conserver quelque chose font la paix. »

Pourtant, il semble religieux et nous parle d'un peloton de Bretons « avec qui je me plaisais à vivre à cause de leur religion ».

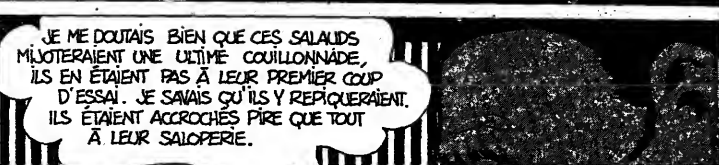
Existe alors le coup d'État du 2 décembre 1851 : il rentre à Paris : « Recommandation est faite à l'assaut des barricades de faire peur aux Parisiens mais de ne frapper personne mortellement. Malgré cela il fut répandu beaucoup de sang. »

Sont racontés tous les détails de la vie de chaque jour, mais sont dénotés également les calamités successives qu'il rencontre : peste, tremblement de terre, choléra, froid très vif, manque d'eau et aussi (dans sommes alors sa Crimée) : ces Anglais que nous estimons autant que les Russes.

(1) Lire le Monde Dimanche du 18 janvier 1981, p. XXIII : « Initiation au ludo ».

(2) Raymond Boutin, « Petit-Canal, une commune de la Guadeloupe au XIX^e siècle. Étude démographique », thèse de doctorat de troisième cycle soutenue le 29 avril 1981 à l'université de Paris-IV.

(Suite de la page XIII.)



La fin de Zeno

(Suite de la page XVI.)

Et maintenant Laura savait qu'il était là, à son service. Leurs yeux s'étaient croisés et il était sûr qu'elle l'avait reconnu. Lui, Marcel Bellavine, le fiancé de Patricia Paillard, le futur gendre d'Antoine Paillard, tous deux employés à la Sporex. Marcel Bellavine, qui lui avait rendu le service d'abattre Fred, le danseur mondain, devenu gênant après la mort de Berruyer.

Pour des raisons de sécurité, la réunion des ministres de l'énergie devait se tenir dans un vieux palais de la Giudocca. L'île avait été bouclée, le trafic des motocafés (lignes 5, 8 et 9) interrompu. Seuls les hélicoptères de surveillance n'avaient pas pu prendre l'air, en raison du brouillard. Les ministres logés à la Giudocca même, dans l'hôtel Cipriani. Sauf un, le Français, qui avait exigé d'être installé dans l'auvergne que le même Cipriani, l'hôtelier ami de Hemingway, le fondateur du Harry's Bar, avait ouverte à Tarcello. Pourquoi notre ministre avait-il voulu se mettre ainsi à l'écart ? Pour des raisons politiques, esthétiques, sentimentales,

sexuelles ? - un vrai nid d'acrobates, cette auvergne dans la kantine fle de Torrella. Et c'était lui et son escorte qui avaient croisé le convoi funèbre d'Etienne Delachaux, qui avaient fait chavirer la planche à voile de Marcel Bellavine.

Le ministre venait d'accoster à la Giudocca. Entouré de ses gardes du corps, il pénétra dans le palais dont les portes se refermèrent sur lui. A ce moment, un homme venu du bout de quoi essaya de forcer les barreaux. Il tentait d'extorquer les policiers, d'approcher de la lourde porte de bronze. Un fou ? Ses vêtements étaient déchirés, il n'était pas rasé, un pansement taché de sang lui entourait le front. Il hurlait :

« Laissez-moi entrer ! Laissez-moi entrer, je vous dis ! Je suis Berruyer ! Vous m'entendez ? Je suis Berruyer ! »

(A suivre.)

La semaine prochaine :

TEMPÊTE SUR LES COURS

par PIERRE BOURGADE

RAPIDES

Les hommes-troncs et leurs pagaies

CHRISTINE EY

LORS qu'elle voudrait le voir glisser bien droit sur l'eau, son bateau, son kayak, évidemment, vire à droite, à gauche. De demi-tour en quart de tour, il suit son propre chemin et semble se moquer de ses corps de pagaie, qui, de timides, deviennent rageurs. Que faire ? Elle recule la position de ses jambes allongées, se cale mieux au fond du bateau, redresse le dos, reprend en main la pagaie, s'applique à équilibrer ses mouvements. Point perdu... C'est désespérant. Et ça tire dans les épaules, dans les bras, dans le dos. Une véritable épreuve. Humiliante, qui plus est : ils sont tous là, autour d'elle, tous ces hommes-troncs, vissés à leur kayak au ras de l'eau, à filer dans

le courant, à manœuvrer sans effort. D'un élégant mouvement de moulinet, ils enfouissent l'une après l'autre les pales de leur pagaie. Ils se poursuivent et s'aloignent entre des portes imaginaires. On dirait même qu'ils s'amuse !

« A la différence de la marche ou de la bicyclette, l'avance dans la pratique du canot et du kayak ne peut être obtenue sans une initiation préalable. » Tiens donc ! C'est décidé, demain, elle prendra sa première vraie leçon. Sur la Marne, au club de Joinville Eau vive.

Une initiation dans les règles de l'art, cette fois. Le kayak, de préférence au canot, est adopté. Peut-être parce qu'il lui semble plus stable. On confond souvent ces deux types d'embarcation et d'activité, regroupés au sein

d'une même fédération (1). Le mode de propulsion et les positions sont pourtant différents. En canot, le pagayer est à genoux. Il utilise une pagaie simple. En kayak, il est assis, les jambes allongées, et se propulse au moyen d'une pagaie double, canots et kayaks peuvent être à une, deux, trois ou quatre places (2).

De bonnes vieilles tennis aux pieds, un gilet de sauvetage sur le dos, la pagaie à la main, le kayak sur l'épaule... Débutants et habitués du club se retrouvent sur le ponton au bord de la rivière. « Toujours face au courant, ton bateau... Tu l'équilibres avec la pagaie ».

Un pied se hasarde, le bateau tangue. Ce n'est pas la bonne méthode. « Pas d'impulsion comme ! Regarde ! ». Le moniteur décompose chacun des gestes. La pagaie posée en travers du bateau, en appui d'un côté à l'arrière du torse d'homme, de l'autre sur le ponton. « Tu la maintiens avec les deux mains et tu l'assieds dessus. Voilà, tu te glisses petit à petit. Allez ! ».

Le premier embarquement est un peu maladroite. Un léger dansissement du bassin pour trouver la bonne position. Les pieds calés au fond du bateau, les jambes légèrement fléchies. « Maintiens ton bateau bien à plat, tu bouges seulement le buste. Plus d'écarts, les mains sur la pagaie. » Rotation à droite, rotation à gauche :

tour à tour, les pales viennent accrocher l'eau. C'est parti. Le mouvement de moulinet s'attrape vite. Les gestes deviennent plus réguliers, plus harmonieux. Le corps se fatigue moins. Propulsion, récupération, propulsion circulaire. Le bateau avance, recule, vire et se laisse apprivoiser.

Après une petite heure de mise en condition, « vers au barrage ».

Il faut débouquer et porter les bateaux quelques mètres plus loin, de l'autre côté de la dénivellation. Ici, l'eau est plus vive. Elle gronde et vient frapper la rive.

Les plus téméraires s'avancent un peu près du barrage. Les moulinets des bras se font plus rapides, les mâchoires se crispent, les cheveux se mouillent, éclaboussés par les vagues. Les hommes-troncs se transforment en redoutables sportifs, presque en aventuriers. Ils se battent avec le courant, le remontent encore et encore, et vient dans un roulement pour se laisser filer à nouveau. Si la manœuvre est maladroite, c'est le « dessalage » ! « Retourne ton bateau, il prend l'eau ».

retourne-le ! A l'arrière, remonte à l'arrière ! ». D'autres tiennent l'« esquimaute ». Sans quitter leur bateau, qui s'est retourné, ils le redressent d'un coup de reins en s'aidant de leur pagaie. Technique de récupération et sécurité bien utile pour affronter les rivières de montagne ou la mer.

Les plus timides s'y mettent bientôt. C'est trop tentant à la fin, ces tourbillons, ces vagues. Ils rêvent déjà leur première descente de torrent entre les rochers qui affleurent, à travers les rapides, dans un paysage de montagnes, et la veille sur la rive où sera établi le campement. Les récits sans fin des exploits, des peurs et des émerveillements de la journée.

Canots, plans d'eau et rivières, les possibilités de randonnées possibles ou sportives sont nombreuses. Il faut choisir selon son niveau. Les rivières sont classées, en fonction des difficultés qui jalonnent leur parcours, en six catégories. La classe III demande une bonne maîtrise de la technique en eau vive et un niveau perfectionnement. Les rivières ou les tronçons de classe VI sont pratiquement infranchissables. La Fédération s'efforce de tenir à jour une carte de France des voies navigables et une série de guides de rivières qui recensent les difficultés du parcours. Ces guides offrent aussi des conseils pratiques et tous les éléments propres à faire découvrir les régions traversées. Le canot et le kayak devenant ainsi un moyen de partir à la découverte de la nature et de nouveaux paysages.

En savoir plus

OU PRAATIQUER ?

Dans les clubs affiliés à la Fédération française de canot-kayak : 87, quai de la Marne, 94340 Joinville-le-Pont (89-31-311).

— Au cours de stages et de randonnées organisés par l'UOFA, 82, rue de la Glacière, 75640 Paris Cedex 13 (336-05-20) ou la Touring-Club de France, 85, avenue de la Grande-Armée, 75182 Paris Cedex 16 (553-34-59).

MATÉRIEL

— Kayak, canot, pagaie, gilet de sauvetage, jupette et casque sont prêtés par le club. (L'achat d'un matériel pour débiteur coûte environ 1 000 F.)

COMPÉTITIONS

— Les championnats du monde : descente et slalom du 15 au 24 juillet à Bâle, au Pays de Gênes ; course en ligne du 30 juillet au 2 août à Nottingham (Angleterre).

— Les championnats de France : descente et slalom du 26 juillet au 2 août dans la vallée de l'Ubaye (Alpes-de-Haute-Provence).

BIBLIOGRAPHIE

— Canot et kayak en dix leçons, par Alain Feuillet et Jean Lutz (Hachette).

— Tour sur le canot-kayak (en bandes dessinées), par Jean-Claude Pressat (éd. Guy Azouli).

— Canot-kayak Magazine (bimestriel). Cette revue spécialisée publie dans chacun de ses numéros un guide complet d'une rivière de France, 120, route de Poirier, 78670 Villennes-sur-Seine (1875-88-48).

J'ATTENDAIS QU'ILS SE DÉCIDENT, ILS AVAIENT TOUT EN MAIN POUR LA FAIRE, LEUR VILAIN BIEN GROSSE SALETTE, ILS ÉTAIENT MAUVAIS ET TEIGNEUX À UN POINT QUE JE COMMENÇAIS À TROUVER QUE C'ÉTAIT LONG À VENIR, MAIS J'AVAIS CONFIANCE EN EUX, AU MOINS POUR ÇA, JE SAVAIS QU'ILS Y ARRIVERAIENT ET LE PLUS TÔT, SERAIT LE MIEUX.

SI J'AVAIS PU, J'AURAIS ÉTÉ PRÊT À Y PASSER AUSSI, RIEN QUE POUR VOIR ÇA, ET TELLEMENT ÇA DEVENAIT SALUTAIRE, FINALEMENT. C'EST SÛR, Y M'ONT PAS DÉÇU ET Y Z'ONT TOUT CASSÉ. ... LES CONS !

C'EST PAS CE QU'IL Y A DE PLUS SIMPLE, MON BOULOT, MAIS PAR MOMENT, Y'A DES BONS CÔTÉS...

DIEU

DIRECTION

Cet été, quatre-vingts clubs affiliés à la Fédération s'ouvrent aux vacanciers. Ils proposent stages d'initiation, de perfectionnement et randonnées nautiques. Cette opération vacances se double d'une nouvelle expérience. Dans deux régions pilotes, les Alpes-de-Haute-Provence et le Haut-Languedoc, des moniteurs sont à la disposition des kayakistes et des canotistes pour les conseiller au départ de leur sortie et même les accompagner.

(3) La pratique en mer n'est pas oubliée. A Locmariaquer, dans le golfe du Morbihan, s'ouvre cet été un centre de randonnée (4). La Fédération aide aussi au développement d'autres pratiques : le kayak-surf, le canot à voile et le kayak-polo. Cet effort de la Fédération pour faire découvrir le canot et le kayak et faciliter la pratique se borne cependant à des difficultés. Difficultés dues en partie à l'organisation, en effectuant la première descente du Nil, des sources aux confins de l'Équateur, établit le premier document français sur l'ensemble du fleuve (5). Ainsi, ces quatre jeunes Français qui, après s'être fait parachuter aux sources du Nahani, ont descendu ses quelques 500 km à travers les dernières régions inexploitées d'Amérique du Nord (6).

Cet été, une équipe comprenant des membres du club de Joinville Eau vive s'attaque à l'Aleak, du nord-ouest canadien à l'océan Pacifique. Aventures peuplées de torrents impétueux et de rapides à des kilomètres des modestes remous en aval d'un barrage sur la Marne.

montre sur une distance de 3 kilomètres, au moins, le long de rivières de classe III minimum, et le slalom, sur un parcours jalonné de portes suspendues, à franchir dans un ordre défini et sans toucher les piquets ; la course en ligne se dispute, elle, en eau calme, sur un plan d'eau balisé en neuf couloirs. Les bateaux sélectionnés au cours d'épreuves de séries s'affrontent en finale sur 1 000 m, 3 000 m, 5 000 m ou 10 000 m. Depuis 1979, la course en ligne figure au programme des Jeux olympiques. Aux derniers Jeux, la France a obtenu une médaille d'argent. La même année, aux championnats du monde, elle collectait, en eaux vives, onze médailles, dont cinq d'or.

Comme de nombreux autres sports, les canot-kayak a ses héros, ses aventuriers, coureurs de rivières encore inconnus ou en partie inexploités. Ainsi, Jean Laporte, en effectuant la première descente du Nil, des sources aux confins de l'Équateur, établit le premier document français sur l'ensemble du fleuve (5). Ainsi, ces quatre jeunes Français qui, après s'être fait parachuter aux sources du Nahani, ont descendu ses quelques 500 km à travers les dernières régions inexploitées d'Amérique du Nord (6).

Cet été, une équipe comprenant des membres du club de Joinville Eau vive s'attaque à l'Aleak, du nord-ouest canadien à l'océan Pacifique. Aventures peuplées de torrents impétueux et de rapides à des kilomètres des modestes remous en aval d'un barrage sur la Marne.

(1) La Fédération française de canot-kayak (F.F.C.K.).

(2) On parle alors de C1, C2, C3, C4 et K1, K2.

(3) Alpes-de-Haute-Provence : M. Caluza, Les Salons, 05300 Embarras. Parc du Languedoc : M. Ambal, Moulin de Tarascon, 34090 Gignac.

(4) Locmariaquer, M. A. Priot, Saif Z.I., 56300 Plozeur.

(5) Première descente du Nil, par Jean Laporte (Épinal).

(6) Victoire sur le Nahani, par Pierre-Louis Malin (Flammurion).



حكايا من الاجل

